VITT. EMANUELE

NAZIONALE
BIBLIOTECA
VITT. EMANUELE
202
4 C
4
ROMA

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

RECHERCHES HISTORIQUES

SUR

LA FOLIE.

Digitized by Google

IMPRIMERIE DE MOQUET ET COMP.,
RUE DE LA HARPE, 90.

202. L. C.

RECHERCHES HISTORIQUES

SUR

LA FOLIE.

PAR ULYSSE TRÉLAT.

DOCTEUR EN MÉDECINE, ANCIEN INTERNE DE LA MAISON DES ALIÉNÉS DE CHARENTON.

33
1/2 2210

PARIS.

CHEZ J.-B. BAILLIÈRE,
LIBRAIRE DE L'ACADEMIE ROYALE DE MEDECINE,
RUE DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE, 17.

A LONDRES, CHEZ H. BAILLIÈRE, 219, REGENT-STREET.

1839.

Digitized by Google

Digitized by Google

PRÉFACE.

L'auteur de ces recherches, dont une partie a déjà paru en 1827 dans le *journal des progrès des sciences médicales*, a voulu constater quels ont été, depuis les premières époques historiques, les principaux travaux sur l'aliénation. Il est arrivé à ces conclusions : que la connaissance du système nerveux et de ses affections était très avancée dans les temps passés; qu'on y avait senti l'importance d'un traitement particulier pour la folie, d'un régime intellectuel raisonné; que les anciens, qui ne possédaient pas d'hôpitaux, réunissaient pourtant les aliénés pour les traiter; qu'ils avaient reconnu et signalé les dangers de la violence, indiqué les moyens de contenir les malades sans les offenser et en leur dissimulant toujours l'action qu'on se propose

Digitized by Google

d'exercer sur eux, apprécié toute la valeur du régime alimentaire, toute l'influence que peuvent avoir les préparations excitantes sur la marche des accidents, tracé des préceptes diététiques auxquels on ne peut que se soumettre encore de nos jours; que tous les moyens physiques actuellement employés, l'étaient déjà fort judicieusement par eux dans les premières années de l'ère chrétienne.

Ce n'est pas sans un vif intérêt qu'on plonge dans ces richesses historiques, et qu'on y lit, sous une date vieille de quinze ou dix-huit siècles, un grand nombre de pages qui sembleraient écrites d'hier. Les descriptions et les aperçus critiques qu'on y trouve sont encore une amère censure de beaucoup de pratiques vicieuses restées debout, et de la malheureuse condition de la plupart de nos aliénés. Le sort qu'on a fait à ces derniers continue d'être, malgré de notables améliorations effectuées depuis plusieurs années, une des plaies les plus saignantes de notre société. Si l'on veut se faire une idée du nombre de ceux qui souffrent, on n'a qu'à consulter les tableaux statistiques de Paris seulement, et on y verra que les hospices de cette ville, consacrés au traitement de la folie, contenaient au premier janvier 1801 mille soixante-dix malades; au 31 décembre 1805, douze cent vingt-cinq; à la fin de 1810, quinze cent quatre-vingt-six; en décembre 1815, dix-huit cents; en 1820, deux mille cent quarante-cinq; en 1822,

deux mille quatre cent quatre-vingt-treize, dont deux mille cent soixante et onze appartenant au seul département de la Seine.

Ces documents sont puisés dans un rapport de M. Desportes publié en 1823. Un autre rapport du même administrateur, imprimé en 1835, donne les chiffres suivants : année 1825, deux mille six cent soixante-douze ; 1827, deux mille cinq cent quatre-vingt-seize ; 1830, deux mille six cent trente ; 1833 deux mille quatre cent tre nte-quatre.

Ce n'est pas ici le lieu d'indiquer les obstacles qui ont retenu si long-temps presque immobile le traitement des hommes privés de leur raison, et n'en ont guère fait que de malheureux prisonniers. Disons cependant que l'un des principaux vices consiste dans l'absence d'un lien commun entre les travaux produits sur l'aliénation mentale. Cette maladie n'est l'objet d'aucun enseignement public sérieusement organisé ou s'il en est fait mention comme simple dépendance de la médecine légale, cette mention insignifiante est restée jusqu'ici sans effet. Les services des hôpitaux sont aussi trop chargés : une augmentation dans le personnel des médecins produirait un meilleur classement des malades, faciliterait l'étude et l'observation de chacun d'eux et augmenterait certainement la proportion des guérisons. D'utiles efforts ont déjà été faits, et quelques progrès réalisés dans cette direction ; mais ils sont encore loin de suffire ; l'administration des hô-

pitaux ne s'arrêtera pas dans cette noble tendance.

Peut-être alors verra-t-on les tristes habitations des aliénés offrir moins de sujets de douleur, et y trouvera-t-on un moins grand nombre de ces malheureuses démences qui ne permettent plus aucun espoir.

L'étude et l'observation de ce que les anciens avaient déjà entrevu et réalisé dans cette voie doit être d'un puissant encouragement. Sachons imiter et perfectionner tout ce qu'ils ont fait de bien.

Il n'a pas toujours été possible de restreindre ici dans de justes limites l'examen de leurs productions. Dans la plupart de ces ouvrages imparfaits, sous le point de vue de la méthode au moins, bien des choses sont confondues qui voudraient être distinctes. Il a souvent fallu, sous peine de mutilations, examiner tout un ensemble dont on eût préféré ne prendre que quelques détails. Ces recherches ne peuvent avoir d'intérêt que pour quiconque ne les considérera que comme une étude préliminaire indispensable et sera bien persuadé que rien n'est plus propre à féconder le présent que la connaissance parfaite du passé. Pour tout autre lecteur, ce livre ne serait qu'une compilation ennuyeuse, quelquefois embarrassée de répétitions inévitables dans toute chronologie.

Lorsque de nombreux travaux ont été faits pendant une longue suite de siècles dans des directions différentes, il faut revoir les études passées afin de

se rendre un compte parfait de chaque question et des développements qu'elle a successivement reçus, de marcher ensuite en toute connaissance de cause vers sa solution définitive, et de concourir à l'accomplissement du grand œuvre que doivent se proposer tous les travailleurs.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES.

pages.
Préface. . . . . .
Pythagore. VII
Hippocrate. . . . . *id.*
Dioclès. 3
Hérophile. 4
Erasistrate. . . . . *id.*
Asclépiade. . . . . *id.*
Arétée. . . . . *id.*
Soranus. 16
Cœlius Aurelianus. . . . . *id.*
Galien. 38
Marcellus de Seïde. 48
Némésius. . . . . *id.*
Alexandre de Tralles. 49
Paul d'Égine. 51
Avicenne. 56
Rhazès. 57
Jacob Sylvius. 60
Paracelse. 62
Vanhelmont. 63
Bacon. 64
Sylvius Deleboë. . . . . *id.*
Plater. 66

pages.
Sennert. 73
Sydenham. 83
Willis. . . . . *id.*
Guillaume Croone. 84
Highmore. . . . . *id.*
Théophile Bonet. 87
Baglivi. 93
Stahl. 96
Vanhelmont. 97
Boerhaave. 99
Morgagni. 101
Valsalva. 104
Lieutaud. . . . . *id.*
Stoll. 108
Cullen. . . . . *id.*
Pinel. 118
Georget. 123
Gall. . . . . *id.*
Broussais. 124
Conclusion. 131

FIN DE LA TABLE.

Digitized by Google

Digitized by Google

RECHERCHES HISTORIQUES

SUR

LA FOLIE.

CHAPITRE PREMIER.

Les exemples les plus anciens d'aliénation qu'on connaisse sont ceux de Saül, l'an 1095 avant Jésus-Christ, d'Ajax, vers l'an 671, et de Nabuchodonosor, en l'an 600. Les idées poétiques ne manquèrent pas de prêter tout leur merveilleux aux récits qui nous en ont été conservés. C'est ainsi que Saül, atteint d'accès de manie, a été peint comme poursuivi par l'esprit malin, Ajax par le courroux des dieux mythologiques, et que Nabuchodonosor, frappé de lycanthropie, fut représenté comme une victime de la vengeance céleste, et condamné à paître pendant sept années l'herbe des champs sous la forme d'un bœuf. Si ces traditions sont entièrement fabuleuses, elles fournissent au

moins la preuve que ceux qui les auraient inventées avaient quelque connaissance de l'aliénation. Cette question, d'ailleurs, peut-elle être mise en doute? Les maladies de l'intelligence ont pu être moins fréquentes que de nos jours, mais doivent être aussi anciennes que le monde.

Bien qu'il ne nous soit pas parvenu d'écrits de Pythagore, qui vivait 530 ans avant Jésus-Christ, on apprend cependant, par les philosophes qui l'ont suivi, que l'épilepsie ou mal sacré, *morbus comitialis*, ne lui était pas inconnue. Or, on sait quels fréquents désordres cette maladie amène dans les facultés intellectuelles.

Hippocrate, 460 ans avant Jésus-Christ, fait une longue description du mal sacré, et parle fréquemment du délire, de l'insanie et de la frénésie. « Une irrésolution continuelle et inusitée, dit-il, le changement de la voix, surtout si elle devient criarde et mal réglée, un tremblement de la langue, une parole saccadée, annoncent l'aliénation. Une respiration fréquente indique un état maladif des organes situés au-dessous du diaphragme; une respiration grande, et ne se faisant qu'à de longs intervalles, annonce une affection de la tête » (1).

(1) *Nam magnus et rarus spiritus, proprium et simul inseparabile desipientiæ est signum.*

Cette distinction est remarquable à une époque aussi reculée; il est impossible d'indiquer d'une manière plus claire la volonté

Les Abdéritains avaient envoyé chercher Hippocrate pour guérir Démocrite qu'ils croyaient fou ; il les accuse eux-mêmes de folie pour avoir pu croire à la déraison d'un sage adonné aux travaux les plus utiles et les plus dignes d'admiration.

Ce même médecin, au chapitre *de morbis*, traite de la mélancolie. Il décrit l'anxiété de ceux qui en sont atteints, leur penchant pour les lieux sombres, les terreurs, les songes effrayants qui les tourmentent, leurs digestions pénibles, le malaise qu'ils ressentent, lorsque leur estomac est vide ou qu'il contient trop d'aliments. Il conseille, dans un pareil état, une vie tranquille, régulière, l'absence de tout excès, la sobriété, la diète végétale, l'usage d'aliments fort peu assaisonnés, la continence, l'exercice sans fatigue, jamais au soleil, et la saignée : « Lorsque la tête est gorgée de sang, dit-il, les malades sont quelquefois comme ivres ; il faut ouvrir la veine. Mais alors on fait souvent de vains efforts pour soustraire plus de sang qu'il n'en reste dans l'organe envahi. »

Trois cents ans avant l'ère chrétienne, Dioclès, médecin d'Antigonus, décrivit cette même maladie, et tenta d'en expliquer les causes (1). Vers le même temps, Érasistrate et Hérophile firent des recher-

de distinguer les signes directs de l'altération d'un organe, de ceux qu'il fournit par réaction sympathique.

(1) Galien, *De locis affectis*, cap. VII.

ches importantes sur le cerveau. Tertullien dit qu'Hérophile avait disséqué plus de six cents hommes pour bien connaître la structure du corps humain. Érasistrate, à cette époque éloignée, dit que les nerfs sont à la fois la source du sentiment et du mouvement. Asclépiade, plus de 80 ans avant Jésus-Christ, voulant éviter de prendre la cause pour l'effet, place le siége, la substance même de la phrénésie et de toute aliénation, dans l'altération seule des sens ou des voies sensoriales. Le même auteur dit que la cause de la léthargie est dans la lésion des membranes du cerveau, avec fièvre et sans *consensus* (1).

Si nous arrivons à une époque plus avancée, aux commencements du christianisme, nous trouvons en première ligne, Arétée de Cappadoce. Ce grand homme, qui vivait l'an 80, sous Titus et Domitien, entrevoit déjà la circulation, qui ne fut bien comprise et expliquée que quinze cents ans plus tard (2).

Il place dans le cerveau le principe du mouve-

(1) On trouve dans cet auteur la distinction nettement indiquée des signes directs, ou idiopathiques, de ceux qui ne sont que sympathiques :

« *Siquidem hi mente alienantur qui papaver aut mandragoram, aut altercum biberint, aut immensâ irâ, aut nimio timore correpti, vel mæstitiâ etiam compressi, aut epilepticâ sunt agitati passione, sine consensu, nam pleuriticus vel peripneumonicus phreniticus cavendum est ne habeatur, qui in vigore passionis, septimâ vel octavâ die, sæpe mentis erroribus agitatur.* »

(2) *Arteriarum pulsus sanguinem propellunt.*

ment et de l'intelligence; il décrit l'entrecroisement des nerfs, et en déduit les observations les plus judicieuses sur les paralysies. On a peine à comprendre, en lisant ce livre, qu'il ait été écrit à une époque si reculée. Il semble qu'une foule de pages de cette production des temps anciens soit le fruit des travaux de nos jours. Les affections y sont localisées comme les organes. La pneumonie, la pleurésie, l'angine, la phthisie, la néphrite, les affections de la vessie, la métrite, l'apoplexie et ses résultats, la phrénésie, le tétanos, l'épilepsie (1), la gastrite, sous le titre *de stomachi affectibus*, l'entérite, la dyssenterie, le volvulus, y sont décrits avec une admirable sagacité. Si une altération, dit son auteur, a lieu au-dessous de la tête, à la moelle de l'épine, les parties correspondantes sont frappées de résolution; les droites, si les nerfs droits sont lésés, et réciproquement. Mais si le désordre a lieu à la tête, l'altération des nerfs droits détermine la résolution des membres gauches, celle des nerfs gauches, la résolution des membres droits. La cause de ce phénomène est l'entrecroisement des nerfs à leur origine, de telle manière que ceux de droite et de gauche se

(1) La description que fait Arétée de l'épilepsie est d'une vérité frappante. Cet habile observateur avait bien constaté l'action de cette horrible maladie sur l'intelligence : « *Interdùm* « *morbus iste membra oculosque convellens ac distorquens do-* « *lores ciet : interdum et mentem in furorem adegit.* » (De morbo « comitiali.)

traversent réciproquement comme les deux branches de la lettre X (1).

Le toucher ou le mouvement, ou l'un et l'autre, peuvent être lésés : l'intelligence peut l'être, ou quelqu'un des sens. Rien ne détruit une apoplexie considérable : toute légère qu'elle soit, elle est déjà grave. Les organes peuvent être altérés très partiellement, un sourcil, un doigt ou une main, ou les organes pairs tels que les yeux, les deux mains ; une narine peut être prise, la langue, la moitié de la bouche ou bien l'estomac, l'anus, la vessie, et alors, ou cette cavité laisse écouler le liquide qu'elle ne peut retenir, ou elle ne peut le rendre lorsqu'elle en est remplie. Le même auteur s'élève ensuite à des distinctions empreintes du meilleur esprit d'observation sur la fréquence relative de la perte du sentiment ou du mouvement, sur les mouvements involontaires, la convulsion canine, les contractions musculaires d'un seul côté, la dilatation ou la contraction de la pupille. Les causes les plus fréquentes de ces accidents sont les blessures, les coups, le froid, les excès vénériens, l'abus du vin, les fortes impressions morales, la frayeur, le chagrin, les terreurs chez les enfants, quelquefois une grande joie inopinée.

Les corps gras, athlétiques, chargés de sucs, doués de peu d'activité, sont très sujets à la para-

(1) Arétée, *De nervorum resolutione.*

lysie. L'invasion en est ordinairement brusque : elle peut cependant s'annoncer à l'avance par de la pesanteur, de la difficulté dans les mouvements, de la torpeur, un sentiment de froid, parfois un excès de chaleur, un sommeil court, des pensées véhémentes ou des apparitions, après quoi survient subitement la résolution. Dans ces sortes d'accidents, on peut voir tout à coup une inclinaison des traits de la face, des parties droites à gauche, des gauches à droite, une mauvaise disposition des yeux, le strabisme, un tremblement des lèvres, leur rigidité ou celle des paupières, ou l'immobilité et la fixité de l'œil.

J'ai voulu donner une idée des travaux sur le système nerveux à cette époque, et je n'ai pas cru m'écarter de mon sujet en me livrant à ce rapide examen.

On va trouver de nouvelles preuves de l'excellent esprit d'observation d'Arétée dans l'examen qu'il fait de l'aliénation. Toutefois, nous aurons à bien distinguer ici, comme plus tard, les explications théoriques de l'exposition des faits. Les désordres signalés sont dus à la bile qui produit des accidents différents, selon qu'elle est appelée aux parties supérieures ou inférieures. Cette théorie d'inimitié pour un liquide si essentiel à la conservation de l'existence est la plus ancienne, celle qui a exercé le plus d'influence sur le langage médical, et partant sur les idées. Elle a traversé les siècles, et est venue pres-

que jusqu'à nous, tant il est difficile de ruiner une opinion scientifique qui a pour elle la sanction des âges, et à laquelle se sont pliés et conformés tous les travaux partiels qui se sont faits depuis. Que d'erreurs, que de complaisantes et fausses déductions peut entraîner une doctrine mal fondée? L'esprit humain ne peut alors la ruiner que par efforts de détail. Cette manière de procéder par en bas est lente et paresseuse : une idée générale de toute vérité féconde au contraire presqu'à l'infini les conceptions intellectuelles, et imprime à la science le caractère de certitude et la confiance sans laquelle sa marche n'est qu'un pirouettement continuel.

Séparons donc bien, dans les médecins dont nous examinons les travaux, et en ce moment dans Arétée, la théorie qui ne vaut rien de l'observation qui est pleine d'exactitude.

« La *mélancolie*, dit-il (1), ne trouble pas tout à coup les facultés intellectuelles. Les malades sont tristes, consternés; leurs digestions deviennent pénibles, ils ont des flatuosités, des éructations fétides, exhalant une odeur de poisson. Parfois, de sombres accès de fureur succèdent à leur chagrin : la description que fait Homère du courroux mélancolique d'Agamemnon peut donner une idée d'un pareil état : « Le puissant roi des rois est plongé dans la tristesse, son cœur est oppressé sous le poids

(1) Arétée, *De melancholiâ*.

d'une noire fureur, ses yeux ont l'éclat du feu le plus ardent. » Tels sont en effet les mélancoliques en proie à un accès violent. Les angoisses de leur esprit sont fixées et inhérentes sur une même pensée ; ils sont sans fièvre (1). *La mélancolie paraît être le commencement et une simple modification de la manie* (2). Dans ce dernier état cependant, les malades sont tantôt livrés à la violence et tantôt à la joie : les mélancoliques sont au contraire communément adonnés à la tristesse et au chagrin. Les maniaques sont presque constamment délirants, commettant ou voulant commettre des actes hardis,

(1) *Melancolia in unâ re aliquâ est lapsus, constante in reliquis judicio. Animi angor in unâ cogitatione defixus atque inhærens, absque febre et furore à phantasmate melancolico ortus.* (Arœteus, lib. I, de causis et signis morb. diutur., cap. V.)

(2) M. Pinel fils a publié cette même opinion, qui avait déjà été émise depuis plusieurs années, et que lui et ceux qui l'ont précédé ont ignoré appartenir à un médecin du premier siècle. Près de cinq siècles après Arétée, Alexandre de Tralles avait encore émis cette manière de voir.

« *Solet equidem mania melancholiæ sæpè succedere, et causæ saltem ac symptomatum vehementiâ ab istâ differre nonnullis videtur : quâ de causâ, Tralliano nihil aliud est, quam intentio melancholiæ ad majorem feritatem.* » (Sennert, lib. I, pars. II. cap. XV.)

Boerhaave, en 1700, a répété ce qu'avaient dit à cet égard les médecins de l'antiquité :

« La manie ne diffère qu'en degrés de la mélancolie ; elle est produite par elle, vient des mêmes causes, et se guérit ordinairement presque par les mêmes remèdes. » (Boerhaave, *Aphorisme* 1119. Paris, 1739.)

quelquefois atroces. Les mélancoliques ont plusieurs formes de délire. Ils craignent qu'on ne veuille leur donner du poison, ou bien, pris de haine pour les hommes, ils fuient dans la solitude, ou s'adonnent superstitieusement aux pratiques religieuses, ou prennent la lumière et la vie en horreur. Leurs sens et leur esprit acquièrent quelquefois un redoublement de finesse et de pénétration; ils deviennent soupçonneux et d'une habileté extrême à voir partout des dispositions nuisibles. Si parfois ils éprouvent quelque relâche à de pareilles angoisses, ils se livrent à une hilarité immodérée, à de véritables emportements de joie qui les jettent bientôt dans la fureur. La mélancolie commence souvent sans aucune cause connue : les malades deviennent inquiets, tristes, abattus, tombent dans la torpeur, entrent facilement en colère, cessent de dormir ou se réveillent fréquemment en sursaut; ils tremblent au moindre bruit, ou sont continuellement saisis de terreur si l'affection fait des progrès; ils sont changeants, inquiets pour les moindres choses, avares, dissimulés, ou tout à coup prodigues, pleins de franchise et de libéralité, non par vertu, mais par mobilité d'esprit. Toutes ces modifications de l'état naturel ne se rencontrent pas chez le même homme, mais se présentent dans une grande généralité de cas, avec des nuances particulières. A une époque plus avancée, ils se plaignent de mille futilités, et désirent la mort. Il n'est pas rare de voir leur sen-

sibilité et leur intelligence tomber dans un tel état de dégradation, que, plongés dans une ignorance absolue, s'oubliant eux-mêmes, ils passent le reste de leur existence comme les bêtes brutes; l'habitude de leur corps perd toute sa dignité humaine; leur peau se couvre insensiblement d'une couleur sale, mélange d'une teinte de noir et de vert. Malgré une très grande capacité pour les aliments, ils sont exténués par l'agitation de leurs veilles et l'absence d'un sommeil réparateur; leur ventre est aride, ne laisse rien s'échapper ou seulement des matières sèches, rondes, colorées superficiellement par une bile foncée, mais sans mélange parfait; l'urine est rare et âcre : les malades ont des éructations d'une mauvaise odeur, aussi fétides *qu'une lagune d'eau croupie*. Les battements artériels sont petits, misérables, fréquents et, du reste, en rapport avec les nuances particulières de l'affection. Dans cette sorte de maladie, *la tête peut être affectée primitivement ou par consensus*. Les femmes sont moins fréquemment atteintes que les hommes, mais lorsqu'elles le sont, elles éprouvent une plus violente agitation. L'âge, le genre d'existence, peuvent déterminer une très grande prédisposition à cette affection : elle est plus fréquente en été et en automne qu'en toute autre saison, et se juge au printemps.

« La *fureur* ou *manie* est très variée dans son mode, mais n'est réellement qu'une dans son genre :

elle consiste dans l'aliénation continue de l'esprit, sans fièvre; car si elle s'accompagne de fièvre, elle prend un autre nom, et peut reconnaître des causes et offrir des circonstances différentes. Le vin trouble la raison et amène le délire par l'ivresse : quelques autres substances produisent le même effet; mais ces accidents surviennent tout à coup et se dissipent de même. La manie est stable et permanente; elle est également distincte du délire sénile qui est la calamité du dernier âge. Le délire sénile est sans intermittence et incurable; la manie au contraire est intermittente et peut se guérir entièrement par un bon traitement. Mais la chute des accidents n'est pas toujours sincère; on les voit se réveiller après un certain temps de repos, surtout lorsqu'ils n'ont pas été conjurés par une médecine convenable, ou par une température et une saison favorables. Quelques malades qui semblaient guéris sont retombés dans leur état morbide par une erreur de régime, un accès de colère provoqué par quoi que ce fût, ou toute autre action vive. Les hommes les plus sujets à la manie sont les gens naturellement irritables, violents, aisément adonnés à la joie, d'un esprit facile à la plaisanterie et aux choses puériles, ou ceux que leur position applique beaucoup aux affaires. La mélancolie atteint au contraire le plus souvent les hommes qui paraissent pesants, tristes, qui apprennent difficilement et mettent promptement en oubli ce qu'ils ont appris. C'est à l'âge où

il a le plus de sang et de chaleur que l'homme est le plus exposé à la manie, au moment de la puberté, dans la jeunesse et la virilité. Les excès de table, l'ivresse, l'abus des plaisirs vénériens, ou les désirs long-temps prolongés qu'ils peuvent exciter, sont des causes fréquentes de cette maladie. Il en est de même de toute suppression d'une fonction habituelle, telle que sueur ou hémorragie périodique, de celle des règles chez les femmes, ou de la difficulté qu'elles peuvent avoir à s'établir chez les jeunes filles auxquelles il ne manque plus que cette condition de nubilité. Les malades dont le délire est gai, rient, jouent, dansent jour et nuit, s'irritent sans contrainte en présence de tous les assistants, se couvrent la tête de couronnes comme s'ils revenaient victorieux du combat, et n'essaient de faire mal à aucun de ceux qui les rencontrent. D'autres, au contraire, plongés dans un délire furieux, déchirent leurs vêtements, sont disposés à tuer leurs surveillants, à maltraiter tous ceux qui se trouvent devant eux, et à diriger leurs coups contre eux-mêmes. Quelques-uns acquièrent une facilité et une concentration d'esprit telle que des souvenirs qui n'étaient qu'imparfaits chez eux se réveillent tout à coup avec la plus grande lucidité; ils savent l'astronomie, la philosophie sans paraître les avoir apprises, la poésie comme s'ils avaient été en rapport avec les muses, tant il est vrai qu'une bonne éducation manifeste son influence jusque dans l'état de maladie! Des hommes habitués au

travail physique peuvent, dans cette situation, porter des poids énormes : on en voit se livrer assidûment à des occupations manuelles, à la poterie ou à tout autre travail, à la ciselure des pierres. Quelques-uns ont en tête certaines idées merveilleuses qu'on ne peut leur ôter. L'un s'imagine être une bouteille d'huile dont il craint à chaque instant la chute; un autre, se croyant une motte de terre, refuse de boire de peur de se ramollir. Certains lieux exercent beaucoup d'influence sur l'état des malades : Un charpentier était un habile ouvrier tant qu'il était chez lui; il mesurait très bien son bois, le taillait, l'aplanissait, l'assemblait parfaitement, traitait fort raisonnablement de ses ouvrages et de leur prix avec les architectes, enfin avait toute son intelligence tant qu'il restait sur le lieu et dans le cercle de ses occupations. Mais s'il allait sur la place publique, ou au bain, ou en quelque autre lieu, il soupirait d'abord profondément en déposant les instruments de son état, puis en sortant rapprochait ses épaules avec une sorte de frissonnement, et enfin commençait à déraisonner et même à éprouver des transports d'une agitation plus ou moins vive lorsqu'il avait perdu de vue son atelier et ses ouvriers. S'il y retournait vivement, il revenait à lui avec la même promptitude, tant il y avait de connexion et de sorte de parenté entre l'esprit de cet homme et le le lieu dans lequel il s'exerçait d'une certaine manière.

« Les maniaques voient bien les objets, mais ne sentent pas leur impression d'une manière régulière. Ils entendent promptement, mais comprennent avec une lenteur extrême; chez quelques-uns il y a des erreurs des sens, plus ou moins remarquables. Un bruit particulier, un bourdonnement continuel frappera leurs oreilles. Ils penseront entendre sans relâche un concert de flûtes et de trompettes. Ces hallucinations ont lieu à un degré assez avancé de la maladie. Très avides d'aliments, ils sont anxieux et comme gonflés après leur repas. Si leur état s'aggrave, des images bleuâtres ou noires les poursuivent lorsqu'ils sont en proie à la mélancolie, rouges au contraire et couleur de pourpre s'ils sont furieux; leurs regards sont frappés d'un feu qui a la vivacité de la foudre, ils sont comme menacés de ses éclats; quelques-uns ont les yeux rouges et comme pleins de sang. Au plus haut degré de leur maladie, ils sont tourmentés par différentes visions pendant leur repos, et poursuivis par un désir immodéré des plaisirs vénériens. Ils ont secoué toute pudeur, ils n'éprouvent aucune honte à satisfaire en public leurs besoins les plus dégoûtants. Ils sont incapables de tout entretien; si on les réprimande, ils s'irritent et entrent même en fureur. Quelques-uns franchissent à la course un espace considérable, et, ne suivant aucune direction, retournent avec la même rapidité au lieu d'où ils étaient partis, ou bien accompagnent pendant long-temps

ceux qu'ils ont rencontrés. D'autres vocifèrent en se plaignant d'un vol ou d'une violence quelconque. On en voit, à une époque avancée de leur mal, en avoir la conscience et s'attrister de leur misère et de leur calamité. Cet état offre aussi parfois une autre forme : les malades déchirent leurs propres membres par esprit de religion, et pour en faire une sorte d'hommage aux dieux qui leur demandent ce sacrifice. Ce genre de délire est la conséquence d'une conviction profonde, et laisse parfois ceux qu'il tourmente, gais, malgré les douleurs qu'ils se font, exempts de tout souci, et comme affiliés aux divinités : leur imagination ardente et mystique est facilement impressionnée par la musique, par tout autre moyen de récréation, par l'ivresse ou par les exhortations. Ces malades sont en général décolorés, maigres et affaiblis par le mal qu'ils se sont fait ou qu'ils cherchent à se faire. »

Une vingtaine d'années plus tard, avant le règne de Trajan (1), Soranus, médecin peu connu parce que son traducteur, Cœlius Aurelianus, qui ne vécut que plus d'un siècle après lui, reçut de la postérité tout l'honneur qui lui était dû, continua les travaux d'Arétée, et y ajouta le fruit de nombreuses observations et les réflexions d'un excellent esprit. Cette production valut une telle gloire à celui qui avoue lui-même n'avoir fait que la traduire (2) avec

(1) L'an 95 ou 96.

(2) *Cœlius Aurelianus, acutorum lib. II. Soranus verò cujus*

peu de modifications, que plusieurs fois on n'hésita pas à placer Cœlius Aurelianus au dessus de Galien.

Soranus exprima cette opinion, estimée généralement beaucoup moins ancienne qu'elle ne l'est, que toutes les maladies (1) tiennent à un défaut ou à un excès de force, et que les indications se bornent à diminuer les propriétés vitales. Son esprit positif se montre dans toutes les parties de ses écrits. En rapportant que Léonides regardait l'inflammation des membranes du cerveau comme la cause de la léthargie, il condamne cet auteur d'avoir localisé cette affection sans certitude, au lieu de s'être contenté d'en décrire avec fidélité les signes qu'il avait pu observer exactement (2).

Il juge inutile de s'arrêter à l'examen des causes éloignées, affirmant que des causes très différentes peuvent produire des effets analogues, et qu'il importe seulement de bien connaître le résultat pour pouvoir convenablement y porter remède. Il a un grand éloignement pour les médications violentes, pour les émétiques, les purgatifs; partout il manifeste la crainte que l'inflammation ne soit augmentée par la vivacité du remède employé. Il conseille un usage fréquent de la gestation, des fomentations chaudes, des onctions huileuses, des cataplasmes,

hæc sunt quæ latinizanda suscepimus..., etc.

(1) *Cœlius, lib. III, cap.* XIX.

(2) *Cœlius Aurel. Acut. lib. II.*

des fumigations, des frictions, de la diète, des bains, des sangsues et des ventouses ; reconnaît à l'air la plus grande influence sur l'état du malade, soit qu'il soit chaud, frais, pur, sec ou humide, engage les médecins à ne pas négliger le parti qu'ils peuvent tirer de ses modifications, et rejette toute médication empirique et toute formule superstitieuse.

Il fait un long examen de la paralysie. Les parties qui en sont frappées sont privées entièrement ou en partie des mouvements volontaires : le sentiment y est anéanti ou diminué ou perverti ; les organes atteints sont altérés dans leur forme, leur couleur ou leur volume, par privation de nutrition, et conséquemment atrophie. Les membres paralysés restent dans l'adduction ou l'extension, sont contractés ou allongés. Cette maladie est très grave : elle l'est d'autant plus que les parties sont entièrement privées de sentiment et de mouvement, qu'elle affecte des corps faibles, ou vieux, ou atteints déjà d'autres maladies, surtout de l'épilepsie, et qu'elle envahit une trop grande étendue, et principalement des organes essentiels à la vie (1). Tous les organes le plus fréquemment affectés sont examinés, et l'altération de leur action physiologique, les déviations de la face, celle de la langue, la chute des paupières, l'amaurose, la paralysie de l'œsophage, de la vessie (2), sont décrites avec la plus

(1) *Cœlius Aurel. Chronic., lib. I, c. I.*

(2) *Urina abstinctur et neque excluditur nisi adhibito cathe-*

grande fidélité. Il conseille les saignées abondantes, les applications excitantes sur l'organe atteint, *les douches* (1), *les bains de mer, les eaux minérales naturelles* (2), *principalement celles qui sont chaudes* (3).

Il consacre un chapitre à la recherche du siége de la phrénésie, qu'on place, tantôt, dit-il, à la base du cerveau, tantôt dans ses membranes ou dans l'épaisseur même de cet organe, et définit ainsi cette maladie : trouble aigu des facultés intellectuelles avec fièvre ardente, pouls petit et fréquent, carphologie et crocidisme (4). Il établit nettement la distinction de la phrénésie et de l'aliénation. « Dans la phrénésie, dit-il, il y a toujours fièvre, le malade rit tout bas ou par éclats, chante, murmure, pousse les cris d'un enfant, ou fait un chuchotement con-

teri.— Ainsi le cathétérisme se pratiquait du temps de Soranus, peut-être même du temps d'Erasistrase. (Cœlius, *Chronic.*, lib. II, cap. I)

(1) *Chronic.*, lib. II, cap. V.

(2) *Ibid.*

(3) Thémison prescrivait déjà la saignée et les ventouses dans les paralysies. La règle, si invariablement pratiquée pendant long-temps, d'exciter le vomissement dans l'apoplexie et les paralysies, date de Praxagore.

(4) *De acutis*, lib. I, c. III ; et ailleurs (lib. I, c. II): *Phrenitim esse alienationem mentis celerem cum febri acutâ atque manuum vano errore ut aliquid suis digitis adtrectare videantur, et parvo pulsu ac denso;* et ailleurs (lib. I, c. I) : *Deliratio vehemens cùm alienatione atque febre, desinens in interfectionem celerem, aliquandò et in sanitatem.*

tinuel, ou, agité par une fureur non interrompue, se laisse difficilement contenir; s'indigne contre ceux qui l'entourent, se frappe, déchire ses vêtements, ou bien veut se cacher par frayeur; pleure, ne répond pas à ceux qui lui parlent, tandis qu'il entretient conversation avec des êtres imaginaires, comme s'il les voyait, souvent même avec ceux qui n'existent plus; il se précipite sur les aliments et les boissons, les avale rapidement ou les rejette après les avoir gardés quelque temps dans sa bouche. Ses yeux sont fixes, brillants, largement ouverts, sans aucun mouvement des paupières, ou bien agités d'un clignotement continuel. On le voit avancer fréquemment la main au-devant de ses yeux, comme pour prendre ou repousser quelque chose qui s'arrêterait ou voltigerait près de lui. Ses joues sont tantôt colorées et tantôt pâles; ses narines laissent souvent s'écouler du sang : il fait entendre des grincements de dents; il prête l'oreille, comme s'il percevait tout à coup un bruit qui le captive : il affecte les positions les plus indécentes, essaie d'élever ses pieds jusqu'à ses épaules, attire toutes ses couvertures en haut. Son cou se gonfle, ses mains tremblent, son pouls devient plus fréquent, obscur et incertain, faible et vacillant comme une lampe peu à peu privée d'huile. Il survient de la diarrhée, des hoquets, la langue s'embarrasse, l'articulation des sons est incompréhensible. Le malade tombe dans les convulsions ou le coma.—Sa situation est

toujours d'autant plus alarmante qu'elle s'écarte davantage de l'état physiologique.

« L'aliénation ne se comporte pas de même. L'absence de la fièvre constitue la première différence, ainsi que cela a déjà été avancé ; cependant, il est vrai de dire que quelques maniaques ont de la fièvre ; cette distinction est donc quelquefois insuffisante. Mais, chez les phrénétiques, la fièvre précède le délire : chez les aliénés, au contraire, le trouble des facultés intellectuelles précède la fièvre. Comme cette succession peut ne pas être saisie en temps utile, ou peut être infidèlement racontée, on a un autre signe qu'il ne faut pas négliger : chez les phrénétiques, le pouls est petit et fréquent; il est grand chez les maniaques. Enfin, s'il conserve, ce qui est très-rare, une petitesse et une concentration égales chez les uns et chez les autres, au moins ne voit-on jamais survenir chez les maniaques ni le crodicisme, mouvement par lequel le malade semble vouloir arracher les fils de sa couverture, ni la carphologie, qui consiste dans l'agitation désordonnée de ses doigts, comme pour saisir des corps voltigeant dans l'air, ou en serrer d'autres qui seraient dans ses mains. Ces signes sont nécessaires dans la phrénésie, et s'ils surviennent chez des malades réputés maniaques, on ne doit pas hésiter à déclarer que la phrénésie a succédé à la manie ; de même que, réciproquement, on voit la manie succéder à la phrénésie, ou, avec d'autres signes, la

léthargie à cette dernière maladie, ou bien encore un accès phrénétique suivre la léthargie. »

Soranus fait une peinture aussi vraie qu'animée du coma, du carus, de la léthargie. Il mentionne dans chacun de ces états l'hébétude des sens, la lenteur extrême ou l'absence même des réponses, la difficulté qu'on éprouve à obtenir du malade qu'il montre sa langue ou qu'il la retire après l'avoir montrée; l'immobilité qu'il conserve lorsqu'on lui a donné une position, le tremblement de ses membres et de sa langue, l'oubli de demander l'urinoir ou de s'en servir lorsqu'il l'a reçu, et, dans un état plus avancé, la respiration stertoreuse, ou la lenteur extrême de cette fonction, le gémissement qui l'accompagne de temps en temps, la semi-occlusion des yeux, le serrement des dents, ou la chute de la mâchoire inférieure, le tressaillement des lèvres, la lividité des ongles, l'état misérable du pouls, la rétraction des membres, les convulsions, les sueurs froides et visqueuses au visage et au cou, enfin l'écoulement involontaire de l'urine et des matières fécales.

Il condamne Asclépiade et Praxagore de conseiller dans les affections cérébrales, et principalement dans la léthargie, l'emploi des médicaments excitants, tels que le vin pur, le poivre, l'absinthe, le musc, le castoreum, la rue, les baies de laurier, et les substances propres à favoriser l'éternuement, ou à impressionner désagréablement l'odorat, telles

que la laine, la corne ou les cheveux sur des charbons ardents. Il regarde ces médications comme incendiaires. Si des organes aussi vigoureux que les pieds, dit-il, lorsqu'ils sont malades, deviennent plus souffrants à la suite du plus petit mouvement, combien doit être augmentée par le plus léger exercice, ou par la plus petite excitation, l'inflammation d'un organe aussi délicat et aussi sensible que le sont le cerveau et ses membranes (1)! Il ne peut venir à l'esprit d'aucun médecin de dissiper l'ivresse par l'ivresse : or, cet état est une véritable affection cérébrale de courte durée (2). Les ivrognes qui continuent long-temps, et augmentent leurs excès, finissent par tomber dans l'aliénation, ou dans la privation presque absolue du sommeil.

Manie. Après avoir exprimé les opinions des différents auteurs qui l'ont précédé, touchant la manie, Soranus dit que cette affection, fréquente chez les jeunes gens et au milieu de la vie, est rare dans la vieillesse et surtout dans l'enfance ; que son invasion est tantôt subite et tantôt lente, déterminée par des causes ignorées ou connues, parmi lesquelles se font souvent remarquer les excès de table, l'ivresse répétée, les veilles prolongées, l'amour, la colère, le chagrin, la crainte, la superstition, les blessures à la tête, l'action immodérée des sens

(1) *Cœlius Aurelianus*, *Acut. lib. I, cap. XI.*
(2) *Cœlius Aurelianus*, *Acutorum, lib. I, cap. XV.*

et de l'intelligence dans un intérêt de gloire ou de fortune ; le long usage de substances médicamenteuses, principalement de celles qui excitent les organes générateurs ; la suppression brusque des hémorroïdes, des ulcères variqueux et de l'écoulement périodique chez les femmes. « Ceux qui ne sont pas affectés tout à coup, dit-il, éprouvent à peu près les mêmes prodrômes que les épileptiques et les apoplectiques. L'invasion d'un accès de manie est souvent précédée d'embarras à la tête, d'agitations vives, suivies tout à coup du plus profond silence ou de vaines terreurs ; d'anxiété, de défiance, de jactance et de forfanterie, de l'appétence d'une foule d'aliments divers, d'un clignement continuel des paupières, de palpitations, de songes terribles, d'embarras du ventre, d'un grand nombre de vents intestinaux, de petitesse, de fréquence et de roideur dans le pouls. Ces signes sont loin de se présenter toujours réunis. Lorsque la maladie se confirme, elle ne s'accompagne pas ordinairement de fièvre, quelle que soit sa violence : elle est, en effet, plus ou moins intense ; le délire est gai ou triste, s'exprime par des idées d'une folle vanité, ou par des craintes puériles, telles que la peur des cavernes, des lagunes ou de tous autres objets. Certains malades tombent dans l'oubli complet du passé. Apollonius raconte que le grammairien Artémidore fut pris d'une telle frayeur à la vue d'un crocodile étendu sur le sable, qu'il fut à l'instant même

frappé de l'idée que sa jambe et sa main gauches avaient été dévorées par l'animal, et qu'il perdit en même temps la connaissance de tout ce qu'il savait.

A côté de cet oubli du passé, les anciens ont accordé à certains maniaques le don de prophétie. Démétrius qualifie d'extension des facultés intellectuelles la manie de peu de durée (1).

« Les accès sont, ou continus, ou séparés par quelques intervalles pendant lesquels, tantôt le malade est dans une ignorance complète de l'agitation à laquelle il s'est livré, tantôt en conserve une sorte de conscience ; tous ses sens peuvent être altérés et le mettre dans un état continuel d'erreur, ou bien il s'imagine lui-même avoir pris une tout autre forme que la sienne. L'un se croit moineau, coq, ou vase de terre ; un autre, tuile ou dieu, orateur, acteur comique ou tragique ; celui-ci porte gravement un chalumeau de paille, et s'imagine tenir le sceptre du monde : on en a vu pousser les vagissements d'un enfant, et demander à être portés sur la main, ou bien se croire graine de moutarde, et trembler continuellement d'être mangés par quelque poule, ou bien encore refuser d'uriner de peur de causer un nouveau déluge.

« La plupart de ces malades ont, au commencement de leur accès, les yeux animés, fixes et comme

(1) Notre auteur Soranus parle très légèrement de ce don de prédiction, et semble y ajouter peu de foi.

pleins de sang. Ils ne dorment pas, leurs veines sont gonflées, leurs joues rouges, leur corps presque insensible : on leur voit quelquefois un courage inusité. Tout leur système nerveux est en souffrance, mais la tête principalement (1). Ils se sont, en effet, fréquemment plaints depuis long-temps, soit de pesanteur, soit de douleur à cette partie qui est d'ailleurs le siége des sens si souvent affectés chez eux.

« *Traitement* (2). Les maniaques doivent être placés dans un lieu médiocrement clair, d'une température modérée, et dont la tranquillité ne soit troublée par aucun bruit. Aucune peinture n'ornera les murs de leur habitation : l'air y pénétrera par des ouvertures élevées. On les placera au rez-de-chaussée plutôt que dans les étages supérieurs, car la plupart sont disposés dans leurs accès à se précipiter. Leurs lits doivent être très solidement assujettis, et placés de telle manière que les malades ne voient pas les personnes qui entrent, et ne soient pas irrités par la variété des figures. S'ils sont dans une agitation telle qu'on ne puisse leur donner d'autre coucher que la paille, elle doit être bien choisie, préparée, dépouillée de tout ce qu'elle contient de dur, afin que son contact soit doux et inoffensif.

(1) *Cœlius Aurelianus, Chronic., lib. I, cap. V.*

(2) Arétée, dont nous avons cité des descriptions si vives et si fidèles, n'a point indiqué de traitement.

« Si quelque partie du corps a souffert des mouvements du malade, il faut y faire des applications tièdes en le contenant, *pendant ce temps*, par des tissus mous et d'une grande propreté, passés circulairement autour de la tête, des épaules et de la poitrine. Il faut employer des fomentations d'huile chaude mélangée, à cause de ses propriétés émollientes, à une légère décoction de fenugrec, ou de mauve, ou de graine de lin. On interdira les allées et venues fréquentes, principalement de la part des étrangers, et on recommandera rigoureusement aux surveillants de réprimer les écarts des malades, de telle sorte qu'ils ne les exaspèrent jamais par trop de vivacité, et qu'ils ne les mettent cependant pas dans le cas d'augmenter leurs exigences par trop de faiblesse, mais qu'au contraire ils leur laissent toujours voir que leurs fautes ont été reconnues, et usent tantôt avec eux d'une indulgence motivée, et tantôt d'une réprimande peu amère, avec l'explication de l'avantage qu'il y aurait eu à mieux faire.

« S'ils s'agitent et se laissent difficilement contenir, ou s'ils sont irrités par la solitude, il faut recourir à un certain nombre de surveillants, et leur ordonner de se rendre maîtres des malades pour ainsi dire sans qu'ils s'en aperçoivent, en s'approchant d'eux comme pour leur faire des frictions, afin de ne jamais les provoquer. Si la vue des hommes les irrite, et seulement dans des cas très rares, on emploiera

les ligatures, mais avec les plus grandes précautions, sans aucune secousse, en recouvrant attentivement toutes les articulations, et avec soin de ne se servir que de liens d'une texture molle et délicate, *car les moyens de répression employés sans ménagement, augmentent et même font naître la fureur au lieu de l'apaiser* (1). S'ils ont de la crainte et du respect pour une personne, il ne faut pas qu'ils la voient souvent; les fréquentes entrevues compromettent un pareil ascendant. Mais, en cas d'utilité, et lorsqu'ils résistent aux volontés de ceux qui les entourent, il faut recourir à cette autorité de la crainte ou du respect. Si on remarque que la lumière les excite, il faut tâcher d'en priver leurs yeux sans soustraire le reste de leur corps à son action. Il convient d'user d'abord de l'abstinence, et de recourir à la saignée si les forces le permettent. S'il ne se présente aucune autre contre-indication, elle doit être répétée de temps en temps. L'un des meilleurs moyens d'appréciation du degré de force se tire de l'état du pouls : il faut bien faireattention s'il est fort ou faible.

« On ne doit commencer à donner des aliments qu'avec les plus grandes précautions, et n'en permettre, lorsque le temps sera venu, que de légers, ténus, d'une très facile digestion, comme du pain bouilli ou un léger potage de farine d'épeautre, ou

(1) *Cœlius Aurelianus, Acutor., lib. I, cap. IX.*

toute autre préparation analogue. Le malade doit être nourri de cette manière tous les deux jours pendant le déclin de l'affection. Il ne faut pas négliger de lui donner des lavements, si ses évacuations ne sont pas régulières ; dans un grand nombre de cas, le ventre doit être couvert de cataplasmes émollients qui descendront jusqu'au pubis et à la région de la vessie, afin qu'aucun organe n'éprouve la moindre gêne s'il est possible, car, pour peu qu'il y en ait, elle ne manque pas dans un pareil cas de se faire sentir à la tête. On doit observer avec grand soin la forme du délire, et recourir à l'influence salutaire des impressions morales, des idées gaies, des nouvelles capables de donner quelque relâche à l'esprit.

« Si la maladie demeure stationnaire, la tête doit être rasée (1). On applique et on promène des ventouses scarifiées, d'abord à la poitrine, entre les épaules, car ces régions supérieures ont d'étroites connexions avec la tête, puis à l'occiput, au vertex et aux tempes. Mais ces applications à la tête ne doivent être ni trop rapprochées ni trop largement faites, car leur trop vive excitation, au lieu de n'agir que sur les téguments, appellerait le sang des autres parties du corps sur celle qui est déjà malade

(1) La section des cheveux a été présentée comme un moyen nouveau dans le traitement de la manie. Les anciens le mettaient fréquemment en usage, tantôt comme agent thérapeutique, tantôt pour faciliter l'emploi d'applications directes sur la tête.

et augmenterait conséquemment l'aliénation (1). Les sangsues pourront (2) être aussi apposées au front ou aux tempes, en ayant soin de favoriser ensuite l'écoulement du sang par des cataplasmes de pain ou de toute autre substance adoucissante, ou par des éponges imbibées d'eau chaude. Si les symptômes persistent, on remettra (3) ce même moyen en usage le second ou le troisième jour, et plusieurs fois au besoin. Si les régions couvertes de ventouses et les piqûres de sangsues sont douloureuses, on les humectera, soit avec de l'huile, soit avec une décoction d'eau de mauve, ou on y fera des onctions de cérat.

« S'il survient des veilles fatigantes, il faut recourir à la gestation sur un lit suspendu ou sur une chaise à porteurs, ou même sur les mains enlacées. On peut mettre aussi en usage le bruit de la chute continuelle d'un filet d'eau, d'une certaine hauteur : ce son monotone endort souvent les malades. L'application d'éponges chaudes sur les paupières relâche les duretés dont elles deviennent le siége à la suite d'une longue privation de sommeil, et étend peut-être son action émolliente jusqu'aux membranes cérébrales.

« Lorsque l'accès décline, que le délire se dissipe et que le sommeil reparaît, il faut donner des ali-

(1) *Cœlius Aurel., lib. I, c. XI.*
(2) *Ibid.*
(3) *Ibid, Chronic. lib. I, c. V.*

ments plus variés, médiocrement réparateurs. Quand les malades ont repris des forces, il faut les obliger à la promenade et aux exercices de corps, toujours utiles pour la conservation de la santé, mais bienfaisants surtout en pareille situation. Il faut aussi les engager à exercer leur voix : on leur fera lire des écrits contenant quelques fautes, ce qui offrira en même temps l'avantage d'exercer leur esprit à la constatation des imperfections de style qu'ils ont sous les yeux. Les lectures qu'on leur permettra seront toujours simples et d'une intelligence facile. On conversera avec eux, on leur fera beaucoup de questions, sans cependant les fatiguer jamais ; car cette sorte de travail et celui d'une lecture assidue, causent une aussi grande lassitude que les mouvements immodérés du corps. On aura recours, après la lecture, aux jeux de la scène, dont la récréation dissipera une tristesse prête à se faire sentir, ou des craintes frivoles sur le point de se réveiller.

« A une époque plus avancée du traitement, on occupera les malades de méditations et de discussions plus graves, pour rendre à leur esprit toute sa capacité, mais avec la précaution que le début des sujets traités soit sans chaleur, que la narration, au contraire, et la démonstration soient claires, complètes, sollicitent un débit animé, et que l'épilogue soit bref et négligé (1). Il ne doit se trouver

(1) L'effet de ces conseils est sans doute d'éviter de fatiguer

parmi les auditeurs que des personnes de la connaissance des malades, qui donnent de temps à autre quelque relâche à l'esprit de l'orateur par leurs approbations bienveillantes. Après cet exercice, on s'empressera de les conduire à la promenade, ou de leur faire des frictions sur le corps.

« Quant à ceux qui sont illettrés, on ne traitera avec eux que des questions de leur état. On parlera au laboureur de la culture des champs, au marin de la navigation. Si on a affaire à un homme ignorant de tout, on ne lui présentera que des sujets très généraux ou des séries de nombres. On peut, en effet, trouver des aliments convenables à tout genre d'esprit, mais il s'agit surtout de flatter agréablement celui qu'on traite. »

Soranus indique alors comment doivent être faites les onctions et les frictions qu'il conseille : il veut qu'on les fasse d'abord sur les épaules, au cou, légèrement en commençant, puis plus fortement ; ensuite à la tête ; après quoi il recommande un bain.

« La nourriture doit devenir, ainsi qu'on l'a dit, de plus en plus substantielle. Après avoir donné des légumes, des herbages, on peut arriver aux poissons, à la cervelle des différents animaux, qui

long-temps des intelligences encore peu solides, et de les frapper surtout par les choses positives d'une démonstration. Il paraît y en avoir un autre, c'est l'action d'une déclamation particulière peu expressive d'abord, animée ensuite, négligée à la fin. Il ne faut pas manquer, dans tout examen historique, de tenir compte de l'esprit et des habitudes de chaque époque.

est un aliment de très-facile digestion, puis aux petits oiseaux. On n'accordera que plus tard les oiseaux plus volumineux, les grives, les jeunes pigeons, et on sera encore beaucoup plus réservé à l'égard du lièvre et du chevreuil. On permettra un peu de vin faible et léger, d'abord tous les cinq jours, puis quatre, trois, deux, jusqu'à ce qu'on soit arrivé ainsi par degrés à pouvoir en donner chaque jour.

« Lorsque le malade n'éprouvera plus aucun nouveau symptôme et sera devenu moins impressionnable, le changement d'air lui sera d'un grand avantage. Les voyages de terre et de mer, les distractions de toute espèce, les récréations d'esprit, les conversations agréables, affectueuses, produiront un excellent effet, car l'ennui et les passions tristes reprennent facilement les personnes qu'ils ont affectées; et si des hommes sains et bien portants peuvent tomber tout à coup dans différents états morbides sous l'influence du chagrin, ces effets sont bien plus à craindre pour ceux qui sont à peine guéris, et qui se trouvent pour ainsi dire encore dans l'atmosphère de leur maladie (1). On pourra permettre au convalescent, s'il le désire, d'aller entendre les leçons des philosophes. Elles dissipent souvent la tristesse, la crainte, les emportements, et peuvent ainsi contribuer puissamment au rétablissement de la santé. »

(1) *Cœlius Aurel., Acut. cap. XI.*

Si la maladie, au lieu de se guérir demeure ou s'aggrave, Soranus conseille de revenir aux moyens mis en usage, aux applications, aux embrocations, aux ventouses, à la section des cheveux, à l'exposition du corps à l'ardeur du soleil, pourvu que la tête soit soustraite à son action, aux sinapismes (1), aux violents exercices de différente nature. Il établit bien, au reste, la distinction d'une durée réelle de la maladie et de la persistance de quelques symptômes qui n'indiqueraient qu'une influence toute naturelle de la loi de l'habitude (2).

Notre auteur combat ensuite plusieurs conseils donnés par ses devanciers touchant le traitement des maniaques. « Ils prescrivent, dit-il, de les placer, dans tous les cas, dans l'obscurité, sans examiner si fréquemment l'absence de la lumière ne les irrite pas, sans s'assurer si cette condition ne peut souvent contribuer à embarrasser la tête plus qu'elle ne l'est. Ils conseillent aussi une abstinence immodérée (3), sans aucune exception, oubliant que

(1) A cette époque on faisait un mauvais usage des applications excitantes : on les plaçait trop près du mal, ne concevant pas qu'on pût appliquer un moyen ailleurs que là où était la lésion. Ce ne fut guère que Galien qui expliqua bien l'action des révulsifs.

(2) *Erit etiam conjiciendum ex mœstitudine quantum permaneat passionis, quantum soluta videatur, non aliter quàm si terebratis oculis ob tardam suffusionem, quanquàm sit perfecta curatio, visûs impedimenta perseverant, quæ quâdam consuetudine potiùs quam passionis præsentiâ fieri videntur.*

(3) Titus, disciple d'Asclépiade.

c'est un moyen sûr de jeter quelquefois le malade dans une faiblesse mortelle, et de le soustraire à l'action des moyens qui pourraient être mis en usage s'il était moins épuisé (1). Ils semblent plutôt délirer eux-mêmes qu'être disposés à guérir leur malades, lorsqu'ils les comparent à des bêtes féroces qu'on adoucit par la privation des aliments et par les tourments de la soif. Séduits sans doute encore par la même erreur, ils veulent qu'on les enchaîne cruellement, sans penser que leurs membres peuvent être meurtris ou fracassés, et qu'il est plus convenable et plus facile de les contenir par la main des hommes que par le poids souvent inutile des fers (2). Ils vont jusqu'à conseiller les *violences corporelles*, le *fouet*, comme pour forcer le retour de la raison par une pareille provocation : traitement déplorable qui ne fait qu'aggraver leur état, ensanglanter leurs membres, et leur offrir le triste spectacle de leurs douleurs au moment où ils reprennent l'usage de leur intelligence (3). Ils veulent qu'on les endorme par l'action des médicaments, du pavot, et

(1) Soranus est loin de méconnaître les bons effets d'un régime peu réparateur dans la plupart des affections dont il est ici question, car il conseille de ne donner que la quatrième ou la cinquième partie du poids d'aliments que prend communément le malade.

(2) *Ministrantium manibus quam inertibus vinculis. Chronic., lib. I, c. V.*

(3) Titus, disciple d'Asclépiade.

provoquent un assoupissement, une torpeur morbide au lieu d'un bon sommeil. Ils frictionnent la tête avec de l'huile de rose, du serpolet ou du castoreum, et excitent ainsi des organes qui ont besoin de relâchement. Ils font un usage peu judicieux de l'application du froid, ignorant combien cette action thérapeutique est souvent excitante. Ils recourent avec aussi peu de mesure aux lavements irritants, et ne retirent souvent de ces injections plus ou moins âcres d'autre résultat que la *dysenterie.*

« Ils conseillent l'ivresse (1), comme si la manie n'était pas fréquemment causée par les excès de vin. Ils usent sans discernement (2) de l'excitation de la musique, qui peut produire de bons effets lorsqu'on en fait une juste application, et faire au contraire beaucoup de mal dans un grand nombre de cas. On a dit que le rythme phrygien, plein de douceur et de vivacité à la fois, convenait assez à ceux qui sont tour à tour accablés de chagrin et transportés de fureur, et le dorien belliqueux à ceux qui se livrent à des niaiseries et à des éclats de rire puérils ; mais il arrive souvent que de pareils accords déterminent chez les malades une agitation furieuse ; ce qui fait dire qu'ils sont possédés de l'esprit divin. On a conseillé aussi de tâcher de rendre les aliénés accessibles à l'amour ; mais

(1) Thémison.

(2) Asclépiade et Thémison.

cette passion est souvent la cause de leur maladie. C'est ainsi qu'on en a vu s'imaginer descendre dans les enfers par amour pour Proserpine, et croire avoir obtenu la faveur d'épouser une déesse, bien qu'elle fût la femme d'un autre. Un homme épris pour la nymphe Amphitrite se jette dans la mer. Les vieilles chroniques grecques rapportent qu'une femme d'une naissance royale, accablée du repentir de ses faiblesses, massacra ses enfants de ses propres mains.—Il est absurde de penser que l'amour, qui est souvent une fureur, puisse réprimer une agitation furieuse. Il est difficile de dire si l'acte générateur doit être permis aux aliénés : la répression des désirs qu'ils éprouvent les agite quelquefois, mais plus souvent encore ils se trouvent dans un état plus fâcheux après l'acte vénérien (1).

« *Mélancolie.* Les mélancoliques sont irascibles, tristes, ont toute l'habitude extérieure chagrine. Les causes les plus fréquentes de cette maladie ont été exprimées parmi celles de la manie : l'intempérance, l'abus des médicaments, les chagrins, la frayeur. Elle atteint principalement les hommes, et communément ceux de l'âge moyen. Les prodrômes de cette affection sont les mêmes que ceux de la manie. Mais quand la maladie est déclarée, il survient de l'anxiété, du dégoût pour toute so-

(1) A une époque plus avancée, Oribase conseille le coït *Sympos., lib. I, cap. VI.* Forestus : *Mania ex semine retento,* lib. 10, observ. XXIV.

ciété, un penchant continuel pour la solitude et le silence; plus tard, tantôt un attachement extrême pour la vie, tantôt le désir de la mort, ou une défiance continuelle, la crainte de piéges imaginaires, des pleurs, des gémissements, et tout à coup de la joie, surtout immédiatement après le repas qui ne manque pas de provoquer du gonflement; du froid dans les articulations, une légère sueur, des pincements à l'estomac et une douleur qui s'étend jusqu'entre les épaules; de la pesanteur à la tête, un teint d'un vert noirâtre ou livide, de l'amaigrissement, de la faiblesse, des éructations brûlantes, d'une fétidité détestable; des douleurs intestinales, des efforts de vomissements, ou des vomissements de bile ou de matières noires, quelquefois des déjections alvines de même nature. Plusieurs auteurs, entre autres les sectateurs de Thémison, *n'ont regardé cette maladie que comme une modification de la manie*; mais elle en diffère en ce que dans l'une l'estomac est principalement affecté, dans l'autre, la tête (1). Sa marche est lente, elle doit être rangée parmi les maladies chroniques. Le traitement a été indiqué dans ce qui a été dit sur la manie. »

Cent cinquante ans après Jésus-Christ, sous Marc-Aurèle, s'éleva Galien, homme d'une si haute in-

(1) *In melancolicis stomachus in furiosis verò, caput.* (*Cœlius Aurelianus Chronic., lib. I, c. VI.*)

telligence, d'une imagination si riche et si féconde, qu'i lfonda par ses nombreux et importants travaux, la constitution scientifique de son époque et des siècles suivants (1).

Sa mission, au reste, fut de commenter, d'examiner les travaux de ses devanciers, d'en faire le travail critique, et de s'élever, à ce sujet, aux inductions les plus ingénieuses et les plus philosophiques. Mais il est probable qu'il vit moins de malades que n'en avaient vu les deux médecins sur lesquels nous avons principalement fixé notre attention, ou que son esprit fut moins frappé de ce genre d'observation, car on est loin de rencontrer dans ses écrits ces images pleines de vie, ces descriptions si vraies qu'on trouve dans Arétée.

Parmi les travaux de Galien les plus dignes d'éloge, en ce qui touche notre sujet, doit être compris ce qu'il écrit des actions par *consensus*, ou sympathies déjà constatées par les médecins des siècles précédents, mais parfaitement signalées et appré-

(1) Galien écrivit cinq cents livres. Il eut par son importance scientifique une si immense influence sur son époque, qu'elle s'exerça encore dans toute sa puissance sur les quatorze siècles qui le suivirent. Pendant cet espace de temps considérable, en effet, la science fut immobile, dominée qu'elle était par les doctrines du maître qui servaient constamment de point de départ, et qu'on admettait comme axiomes fondamentaux. Lorsqu'un homme naît pour ainsi dire en avant de son siècle, ses contemporains frappés de sa supériorité, reçoivent ses travaux comme une révélation pour laquelle ils ont toute la foi religieuse.

ciées avec tout ce qui leur appartient, dans les écrits du médecin de Pergame (1).

« Il faut, dit-il, distinguer les signes propres que les anciens appelaient primaires, des signes sympathiques ou secondaires. Les affections intenses du cerveau déterminent fréquemment le vomissement (2). Sans doute, lorsque dans l'ivresse la pensée se trouble, personne ne dira que le cerveau est sous le poids d'un travail primaire, bien qu'on ne puisse prouver qu'il n'est alors le siége d'aucune affection ; car pour que ses fonctions soient dérangées il faut bien que l'appareil qui y préside le soit lui-même. Lorsque dans une pleurésie ou une pneumonie, il survient du délire, personne ne dira qu'il dépend d'un état morbide de la plèvre ou du poumon : tous les médecins s'accordent à dire qu'alors cette partie dans laquelle réside la faculté de penser est affectée par sympathie : tous, au contraire, reconnaissent que dans la léthargie et dans la phrénésie, cet organe n'est pas pris par *consensus*, mais par affectation première (3). Il est de la plus haute

(1) Galien dit à ce sujet que les médecins qui l'ont précédé n'ont fait qu'entrevoir comme dans l'obscurité d'un songe les actions sympathiques qu'il enseigne et qu'il explique; mais il est vrai de dire que cette action avait été nettement signalée avant lui. Il ne l'est pas moins qu'il l'a mieux fait comprendre et lui a prêté toute l'autorité de son immense talent et de son profond savoir.

(2) *Gal. Prorrhet. Comment.*

(3) *In Prorrhet. Comment.*

importance de bien distinguer les affections primitives de celles par *consensus*; car il convient avant tout de savoir où il faut appliquer les remèdes. Le cerveau étant lésé par sympathie, si le siége de l'affection primitive est guéri avant que l'organe de la pensée ait eu le temps de subir une modification particulière, il n'y reste bientôt rien. Mais si au contraire, à la suite de quelque *consensus*, cette modification devient permanente, les moyens curatifs doivent alors être dirigés à la fois sur le foyer primitif et sur le foyer secondaire. Lorsqu'un homme, après avoir veillé et déliré pendant son accès de fièvre, dort et raisonne bien au déclin de l'accès, on peut penser que le cerveau n'est le siége d'aucun travail spécial. Une affection doit paraître d'autant plus propre à l'organe qui en est le foyer, qu'elle est plus permanente. Si à l'occasion d'une fluxion de poitrine il survient un délire constant, pensez que la tête est devenue le siége d'une affection tellement propre, qu'elle peut survivre à la guérison de la maladie de poitrine. Cette recherche du lieu principalement malade est d'une grande importance pour tous les organes, mais surtout pour les affections du cerveau. Il ne peut être d'une aussi grande utilité de savoir si cet appareil lui-même ou bien ses membranes sont affectées, car, dans l'un comme dans l'autre cas, les mêmes moyens doivent être mis en usage et dirigés vers le même lieu.

« Il convient cependant d'accorder une grande

attention à la nature de l'affection. Le délire est un accident de l'organe sous la dépendance duquel est la pensée. Il en est de même du coma et de l'assoupissement, qui ne reconnaissent assurément pas la même cause. Mais ces accidents peuvent se succéder ou alterner par relation de voisinage ou de communauté d'action des organes (1). Chaque affection a ses signes propres qui se puisent dans les fonctions mêmes du lieu malade, et les modifications qu'elles éprouvent. C'est sur l'estimation de chacun de ces signes que s'établit le jugement du médecin. La nature des crachats est un signe précieux pour les affections des poumons, de la gorge, des organes respiratoires : les affections du cerveau et de ses membranes se décèlent avec toutes leurs variétés par le genre de lésion des fonctions cérébrales, le sommeil, les veilles, les rêves, les convulsions, les tremblements, une douleur à la tête, une surdité subite.

« Il y a grande contestation entre les philosophes pour savoir si la faculté de penser n'est que résidente en nous, et pour ainsi dire comme dans un domicile momentané, ou si le principe de cette faculté est une portion matérielle du corps. S'il est difficile de juger cette question, au moins est-il permis de dire par expérience que lorsque le trépan est mis

(1) *Cum desipientiæ coma adjunctum fuerit, eâque cerebrum male habere demonstrent, securior nostra erit cognitio, videbiturque affectio major.*

en usage, et que l'on comprime le cerveau, le patient perd à l'instant tout sentiment et tout mouvement. Si une inflammation se développe dans cet organe, on voit parfois survenir ces mêmes accidents, et constamment la lésion de la pensée (1). Le délire peut suivre une brûlure à la tête : des coups à cette même partie peuvent amener le carus ou l'assoupissement. Tout violent travail morbide dans le voisinage du cerveau peut causer du trouble dans l'exercice de la pensée. Il faudrait d'abord savoir en quelle partie de cet organe est le siége de l'intelligence. Si l'on connaissait bien l'état physiologique du cerveau, on trouverait sûrement dans son état pathologique, et le lieu malade et le genre de maladie ; quant à nous, nous pensons qu'il est à la fois le foyer des mouvements volontaires, de l'intelligence, du sentiment et de la mémoire.

« Les muscles sont les instruments des mouvements volontaires ; mais il est démontré que tous ces mouvements, soit qu'ils s'appliquent aux bras ou aux jambes, à la tête ou au corps, à la voix, à la respiration ou aux cris, reçoivent le principe de leur action des nerfs cérébraux. Lors donc qu'une de ces fonctions paraîtra lésée, on aura à rechercher si la lésion est une affection propre des muscles qui exécutent, ou du système sous l'influence duquel ils agissent. Par exemple, si les muscles thoraciques qui concourent à l'acte de la respiration

(1) Galien, *Comment, in aphor.*

tombent dans l'inaction, il convient de chercher si quelqu'un des organes externes ou internes de l'acte respiratoire est lésé : si aucun ne l'est, la lésion est assurément dans le cerveau. Il ne faut pas moins fixer son attention sur le genre de difficulté de la respiration; car Hippocrate l'a déjà dit, une respiration fréquente indique une affection des organes au-dessus du diaphragme : grande au contraire, et à de grands intervalles, du délire. Un homme perdit le sentiment à trois doigts, à la suite d'une chute sur le dos (1). Quelqu'un tomba d'un lieu élevé sur la terre, de manière que le haut du dos fut fortement intéressé. Le troisième jour, sa voix devint extrêmement faible, le quatrième elle fut impossible. Il y eut en même temps résolution des membres inférieurs, sans difficulté aucune dans les supérieurs, sans suspension ni la moindre gêne dans la respiration. Comme la moelle de l'épine était toute prise au-dessous du cou, le thorax se mouvait par le diaphragme et par les muscles du haut qui reçoivent leurs nerfs de la moelle épinière cervicale; mais les nerfs des muscles intercostaux qui président à l'exsufflation étaient tous affectés. Les médecins dirigeaient en cette circonstance tous leurs soins du côté des jambes sans mouvement, et à la gorge à cause de la perte de la voix : j'exprimai mon avis, et j'appliquai le traitement sur le lieu vrai-

(1) Galien, édit. 1625, Venetiis, vol. III *de locis affectis*, p. 7.

ment lésé. L'inflammation de la moelle épinière étant arrivée à la fin, le jeune malade recouvra le septième jour la voix et le mouvement des extrémités inférieures. De même que les jambes tombent en résolution par les dispositions indiquées de la moelle épinière, la section des nerfs vocaux ou leur interception par un lacs produisent un effet analogue à la gorge (1). La lésion de ces nerfs et celle des nerfs propres de la gorge, que j'appelle aussi récurrents, entraînent l'altération de la voix. Si dans les expérimentations sur les animaux on incise les muscles qui meuvent l'épiglotte, l'animal soumis à l'expérience devient complétement muet, mais non pour la même cause que celui auquel on a fait la section des nerfs. Je me rappelle avoir vu la voix tellement altérée qu'elle était presque perdue, à la suite d'un refroidissement considérable des nerfs récurrents, par l'emploi de certains moyens chirurgicaux en hiver : ce qui ayant été reconnu, fut combattu avec plein succès par des applications chaudes.

« La perforation du thorax anéantit la voix, parce qu'il ne reste plus d'air qui puisse être fourni aux instruments vocaux ; l'incision totale de la trachée-artère produit le même effet. Au contraire, la dissection de la trachée empêche la voix sans priver l'animal de la respiration.

(1) J'appelle nerfs vocaux ceux que j'ai trouvés ; car mes maîtres ne connaissaient que ceux qui sont près des artères.
(Galien).

« Un chirurgien faisait l'ablation de grosses glandes situées profondément à la région cervicale d'un enfant : redoutant la section d'un vaisseau considérable, il déchirait les tissus avec ses ongles (1), au lieu de les diviser avec l'instrument. Il eut l'imprudence de comprendre dans ses efforts les nerfs récurrents, et rendit l'enfant muet (2). »

A la lecture et à la méditation de ces intéressants passages de Galien, on est surpris et peiné que ses successeurs ne se soient pas avancés dans la voie expérimentale qu'il leur ouvrait, au lieu de s'attacher, comme ils l'ont fait, à la partie théorique de ses écrits, et de perdre conséquemment tout le fruit de ses travaux. On ne trouve dans ses ouvrages que peu de choses qui lui soient propres sur l'aliénation ; car il paraît très douteux que le livre de la *Mélancolie*, qui se trouve compris dans ses œuvres, soit de cet auteur (3). Il fait remarquer que les yeux des phrénétiques sont souvent pulvérulents comme ceux des personnes qui viennent d'ê-

(1) Nous apprenons par ce passage de Galien que ce procédé opératoire, souvent mis en pratique avec succès de nos jours, et surtout par Dupuytren, dans l'ablation de certaines tumeurs, celles principalement de la région cervicale, était déjà connu dans l'antiquité.

(2) Tous ces passages de Galien sont extraits *de locis affectis*, édit. 1625, Venetiis, vol. III, pag. 6.

(3) Galien loue beaucoup un *Traité de la mélancolie* de Rufus qui vivait sous Trajan. Cet ouvrage est perdu.

tre exposées aux grandes poussières de l'été (1); que l'épilepsie est ordinairement le résultat d'une prédisposition organique (2).

Il considère comme une chose fort heureuse dans la mélancolie la perte d'une certaine quantité de sang par les tumeurs hémorrhoïdaires, et comme infiniment plus salutaire encore chez les femmes l'écoulement abondant des règles, ou leur retour après une suppression plus ou moins longue (3). Il interdit l'usage du vin aux épileptiques, aux maniaques, à tous ceux qui ont une affection dont le siége est dans la tête (4). Dans les maladies cérébrales, après avoir insisté sur les avantages des émissions sanguines, lorsque le sang se porte en trop grande proportion à la tête et produit le délire, il conseille l'usage des applications révulsives sur les extrémités inférieures (5).

Si l'on goûte à la lecture de cet auteur une vive satisfaction à trouver dans ses écrits tant de choses positives, on éprouve aussi souvent un sentiment pénible en y voyant des explications hasardées qui forment un contraste choquant avec le reste. On est

(1) Galien, *Prorrhet. Comment.*

(2) *Id.*

(3) *De morb. vulg. Comment. II.*

(4) *De attenuante victûs ratione.*

(5) Ce moyen thérapeutique avait été condamné par les médecins plus anciens, qui s'étonnaient qu'on pût proposer une action médicamenteuse sur d'autres organes que ceux qui souffrent. (*Voyez* Arétée et Cœlius Aurelianus).

étonné que toujours dans la bonne voie, et sur le point de trouver la vérité tout entière, il se prive lui-même des moyens d'y arriver. C'est ainsi qu'après avoir dit que chaque organe a ses fonctions, que toute fonction étant altérée il faut en chercher la cause dans le lieu qui l'exécute, qu'on ne peut placer la cause immédiate des désordres de la pensée ailleurs que dans la tête, que le sang est appelé en grande quantité vers toute partie souffrante et conséquemment vers le cerveau quand il est malade, il recherche dans les idées d'humorisme qui l'avaient précédé (1), les explications de ces phénomènes, et leur communique une nouvelle vie au moment où elles semblaient devoir mourir en face de son esprit critique (2).

Les médecins qui suivirent Galien ne firent que copier ses œuvres et celles de ses devanciers ; mais au quatrième siècle, Marcellus de Seïde, en Pamphilie, fait une description en vers héroïques de la lycanthropie, ainsi nommée, dit-il, parce que les malades errent en hurlant comme des loups, pendant la nuit, dans les lieux déserts ou sur les tombeaux (3).

Dans le même temps, Némésius, premier évêque d'Émèse, cherche à localiser les fonctions cérébrales, et dit que la sensibilité a son siége dans la ca-

(1) *D. Dynamidiis.*

(2) *De morbis vulgar. Comment. II.*

(3) Suid., tome II, p. 498.

vité antérieure du cerveau, la mémoire dans la cavité intermédiaire ou moyenne, et l'entendement dans la postérieure (1).

Nous ne trouvons dans Alexandre de Tralles, qui vivait en l'an 560, que ce qu'avaient écrit Arétée, Galien et Cœlius Aurelianus, délayé au milieu des développements et des divisions infinies d'une doctrine qui n'avait fait, depuis son origine, que s'accroître et augmenter les embarras de la science. Ainsi Alexandre distingue une mélancolie par excès de sang, une par altération de ce liquide, une autre bilieuse, une quatrième causée par l'atrabile. Il mêle au désordre de ces distinctions ceux d'une croyance presque aveugle à une foule innombrable de médicaments et aux pratiques de la plus absurde superstition. Le seul conseil raisonnable que nous trouvions dans ce livre, touchant notre sujet, est celui de s'informer avant tout, en voyant un aliéné, si quelque écoulement habituel, tel que le flux hémorrhoïdaire, n'est pas supprimé; si c'est une femme, l'écoulement des règles. Alexandre de Tralles conseille aussi, comme l'avaient fait ses devanciers, d'étudier le genre de délire du malade, de converser avec lui, d'approuver quelquefois ses idées pour pouvoir mieux les dissiper. Il raconte l'histoire, bien souvent répétée depuis lui, de ce malade

(1) Le même auteur dit que les artères doivent recevoir le sang des veines et le distribuer ensuite dans tout le corps.

qui s'imaginait avoir eu la tête coupée par les ordres d'un tyran, et qui fut guéri dès que son médecin (1) eut l'heureuse idée de lui faire faire un chapeau de plomb dont le poids incommode lui fit croire que sa tête lui était rendue. Il rapporte aussi une autre aventure qu'on n'a pas manqué d'attribuer de siècle en siècle aux médecins de chaque époque (2). Une femme s'imaginait avoir avalé un serpent et le conserver dans son estomac : son médecin la fit vomir, eut soin de jeter dans les matières qu'elle avait rendues un reptile semblable à celui que se représentait son imagination, et la guérit.

A cette époque personne n'ayant rien fait depuis les longs travaux de Galien, qui semblait avoir fixé la science et l'esprit des travailleurs ayant dirigé son activité vers la polypharmacie et les pratiques

(1) Ce médecin était Philodotus.

(2) Lorsqu'on parcourt un certain nombre d'auteurs de différentes époques, on trouve dans l'enchaînement de leurs travaux la preuve frappante d'une certaine paresse de l'esprit humain, qui fait que chacun se complaît à répéter ses devanciers et à vivre de leurs idées. Les mêmes explications, les mêmes moyens thérapeutiques, les mêmes histoires, sont reproduits avec la plus religieuse fidélité à des distances de plusieurs siècles. Avec une pareille manière de procéder, l'émission d'une erreur est une grande calamité. On ne saurait dire combien sont anciennes une foule de croyances ou de pratiques absurdes en vigueur aujourd'hui même, et qui n'ont souvent, sans qu'on s'en doute, d'autre raison de leur puissance que leur respectable vieillesse.

superstitieuses, la médecine paraît avoir éprouvé un mouvement rétrograde. Il est à peine question dans le livre d'Alexandre de Tralles, de l'importance du régime, de l'air, de la lumière, de l'exercice. Cet ouvrage se compose en grande partie de recettes niaises qui sembleraient en faire un livre à l'usage des garde-malades. On y conseille gravement de prendre le morceau du manteau ensanglanté d'un gladiateur tué, de le brûler et d'en mêler les cendres à du vin ; ou bien de boire pendant cinq jours de suite dans du lait, et à jeun, les testicules d'un jeune coq ; d'enfermer un chien pendant quatorze jours, de ne le nourrir que d'os ; le quinzième, de brûler ses excréments blancs, et d'en faire usage pendant cinq jours ; de s'attacher sur la peau et de porter pendant un certain temps un lambeau du front d'un âne ; de fixer au bras gauche du malade un clou d'un vieux vaisseau brisé et d'arracher en même temps le cœur vivant d'un cerf, etc., (1).

En l'an 630, sous le calife Omar, les travaux de Paul d'Égine indiquent un état plus avancé et surtout une meilleure tendance.

En traitant de la phrénésie, après avoir répété ce

(1) C'est sans doute à la lecture de ces formules, dont nous ne donnons qu'un très mince aperçu puisqu'elles sont par centaines pour chaque maladie dans le livre indiqué, que Montaigne dit en parlant des médecins : «Comment ne pas rire d'eux et de leur art, lorsqu'ils vous conseillent gravement de prendre du sang tiré du côté gauche de la crête d'un coq noir forcé à la course? »

qu'il y avait de sage chez les médecins plus anciens, comme le conseil de placer les malades dans un lieu médiocrement éclairé, d'une température modérée et sans aucune peinture, ce médecin recommande les saignées abondantes, les lavements, les boissons délayantes, l'abstinence de tout liquide excitant, du vin, de l'hydromel; dans la convalescence, une nourriture très ténue, le pain bouilli, les concombres, le melon, les laitues. « Si l'urine est rare, dit-il, il faut couvrir la région de la vessie et le pubis de fomentations chaudes. Les malades ne seront visités que par leurs amis les plus intimes. Si leurs mouvements sont désordonnés ils seront réprimés, *chez les riches par leurs esclaves, chez les pauvres, par des liens flexibles et disposés de telle sorte qu'ils ne puissent jamais blesser ni même causer d'irritation.*

« Des ventouses sèches ou scarifiées pourront être appliquées avec succès à la région occipitale, ou le long de la moelle épinière. Les bains et les onctions auront aussi de grands avantages. Il ne faudra pas négliger les applications de cataplasmes de farine de lin ou d'orge sur le ventre si les intestins sont enflammés. Lorsque l'état est décidément amélioré, et qu'on n'a plus à craindre de désordre d'esprit, il faut relever un peu les forces avec du vin léger étendu d'eau, puis recourir à la gestation et à différents genres d'exercice; que ceux qui ont été phrénétiques se gardent bien de s'exposer à l'ivresse, à l'ennui, et surtout à l'action directe du soleil. »

Dans la léthargie, Paul d'Égine conseille les émissions sanguines, les révulsifs, la piqûre des jambes, l'arrachement des poils, les ventouses, les vésicatoires. Dans le *coma vigil* ou catochus, il recommande une attention spéciale du côté du tube digestif disposé à s'enflammer chez les malades qui vomissent, et prescrit les affusions sur la tête, froides l'été, glacées l'hiver. Il pense que cet état est souvent la suite de l'ivresse. Lorsqu'il traite de la mélancolie, il retrace les mêmes réflexions, les mêmes observations que Soranus. « Quelques malades, dit-il, se croient métamorphosés, et imitent le cri de l'animal dont ils s'imaginent avoir la forme; les uns rient, les autres pleurent sans cesse, ou se croient doués d'un pouvoir supérieur et prédisent l'avenir. La plupart des mélancoliques ont un corps grêle, une peau rembrunie, rugueuse et comme desséchée, une habitude de corps triste, soit que l'affection tienne à une disposition congéniale, ou qu'elle soit la suite de chagrins, de veilles, d'une mauvaise alimentation, d'une suppression quelconque. Cet état s'accompagne souvent d'éructations acides, d'ardeur, de pesanteur à l'estomac, de vomissements : il n'est pas rare de voir la maladie se terminer par de pareils accidents ou par des excrétions abondantes. Lorsqu'il ne survient aucun ou que très-peu de ces signes, on peut dire que le cerveau s'est pris d'emblée.

« Un lieu tranquille, les bains, les récréations

d'esprit, sont les premières conditions de traitement de cette maladie. Les substances diurétiques, et dans quelques cas particuliers les *purgatifs des différentes parties du canal intestinal*, en commençant par le haut, les médicaments propres à rappeler les règles et les hémorrhoïdes, les ventouses sèches et scarifiées, les sinapismes, les applications dépilatoires sur le dos et sur le ventre, les épithèmes excitants promenés sur les différentes parties du corps, et toujours suivis d'application de laine, seront utilement mis en usage. On ne permettra qu'une alimentation aqueuse, et on évitera conséquemment la chair des animaux, surtout celle de bœuf, de cerf ou de biche, et également les lentilles, les choux, les limaçons, les vins noirs et épais.

« La lycanthropie est une variété de la mélancolie. Les lycanthropes sortent la nuit de leur domicile, cherchent à imiter les loups, et vont errer autour des tombeaux jusqu'à ce que le jour paraisse. Leur visage est pâle, leurs yeux sont secs, leur regard incertain, leur langue aride, leur soif immodérée, leurs jambes sont souvent déchirées par les buissons dans lesquels ils vont errer : il en résulte des ulcères qui se guérissent difficilement. Le traitement de cette affection est le même que celui de la mélancolie. Les saignées jusqu'à défaillance, l'usage du petit lait, celui des bains d'eau douce, sont souvent indiqués avant tout : c'est beaucoup faire

que d'obtenir en pareil cas le retour du sommeil par des aspersions convenables, le silence, l'obscurité, les onctions opiacées aux narines, au moment où le malade commence à s'endormir.

« Les maniaques, affranchis de toute retenue, s'abandonnent aux emportements des bêtes féroces, et frappent souvent ceux qui se livrent imprudemment à eux. Leur traitement, à quelques modifications près, doit être le même que celui des mélancoliques. Il est fréquemment utile de leur appliquer des sangsues à la tête, et de leur faire des affusions vinaigrées sur cette partie. On doit toujours user près d'eux de douceur et non de violence, et masquer, autant que faire se peut, le goût désagréable des substances qu'on leur donne. Mais avant tout, il faut les contenir avec les plus grands ménagements, et, par exemple, faire qu'ils soient portés sur un petit coucher suspendu dans l'intérieur d'un lit construit exprès pour eux (1). »

En donnant l'histoire assez étendue des travaux des premiers siècles, j'ai voulu éviter de faire l'inutile exposé de ceux des siècles suivants, toutes les fois qu'ils ne seraient qu'une vaine répétition de ce que nous aurions déjà dit.

Chez les médecins arabes (2), on ne trouve à peu

(1) *Pauli Æginetæ opus de re medicâ.* Parisiis, 1532.

(2) Averrhoës, dans le douzième siècle, fut persécuté, exilé, pour avoir dit que l'intelligence n'existe pas individuellement dans tel ou tel homme, mais qu'il n'y en a dans la nature

près rien de nouveau qui puisse se rapporter à notre sujet. Ils ont tous, ainsi qu'on peut le voir dans Avicenne et les autres, l'opinion que le cerveau n'est presque toujours pris que par *consensus* dans la mélancolie, et que les organes qui sont le plus souvent cause première de la maladie, sont l'estomac, le foie, la rate, l'utérus. Le médecin que nous venons de nommer dit fort raisonnablement qu'on a voulu attribuer plusieurs espèces de mélancolie à l'influence des démons, mais que cela ne le regarde pas. Il conseille la saignée avant tout, en tout temps malgré l'avis d'Hippocrate, et loue l'exercice de la balançoire.

Les Arabes ont décrit comme une variété particulière de l'aliénation, la mélancolie errante qu'ils appellent *kutubuth*, du nom d'un animal toujours en mouvement sur la surface de l'eau stagnante. Les malades sont dans une mobilité continuelle, fuient les hommes, aiment la solitude, sans trop savoir cependant où ils vont. Leur teint est couleur de citron, leur langue sèche, leurs yeux sont toujours secs et creux, tout leur corps aride, leur visage triste. S'ils rencontrent quelqu'un, ils ne le regardent et ne le voient même pas.

qu'une seule, source des intelligences individuelles, comme le soleil est la source de la lumière. Avicenne regardait les esprits vitaux comme une substance aérienne dont l'obscurcissemen produit la mélancolie.

Rhazès, accordant un long examen à la manie surnaturelle, dans laquelle, dit-il, les malades font des choses prodigieuses, rapporte que plusieurs mélancoliques illettrés sont devenus tout à coup fort instruits, et ont prédit des événements qui se sont réalisés. Il conseille le jeu d'échecs, comme moyen de traitement de cette maladie.

L'époque sur laquelle nous venons de fixer nos regards nous force à constater ici une rétrocession de la science depuis le premier siècle. Ce n'est pas sans quelque dégoût qu'après tant des choses positives, tant de recherches faites dans une bonne direction, nous nous sommes arrêtés à l'examen du plus aveugle et du plus superstitieux empirisme. Malgré la marche un peu plus assurée du dernier médecin auquel nous venons de donner quelque attention, quelle différence encore entre les écrits de ce temps et ceux des siècles passés! Et cependant nous avons encore à suivre le mouvement rétrograde imprimé à la science. Bientôt nous aurons à gémir sur de nouvelles erreurs, car de longues années doivent s'écouler, à partir de cette époque, avant qu'on secoue le joug des vieilles croyances, et qu'on cesse de mêler aux recherches scientifiques les rêves superstitieux de la sorcellerie et de l'incarnation des démons.

Toutefois, ne voyons dans cette succession d'erreurs qu'un mouvement nécessaire de l'esprit humain. On a dû d'abord collecter des faits et s'en-

gager conséquemment dans une voie positive ; il a fallu les résumer plus tard : la doctrine qui leur a servi de lien et de constitution s'est ressentie de la nature des théories qui l'avaient précédée, et a transmis aux siècles suivants les vices de son origine. Il ne faut pas croire pour cela quelle n'ait pas atteint son but à l'époque de sa naissance. Elle a établi des croyances qui ont réuni les travailleurs ; elle a jeté les fondements de la science. Mais, plus elle avait reçu d'autorité du génie qui l'avait créée, plus il a fallu d'efforts pour l'ébranler, et pour affranchir de ses vieilles entraves les travaux des temps modernes.

CHAPITRE DEUXIÈME.

Il faut rappeler à ceux qui voudront bien consulter ces recherches historiques, qu'un travail de cette nature ne peut guère être lu par portions détachées si l'on en veut tirer quelque fruit et en faire des applications utiles au présent. En médecine comme dans toutes les sciences, l'étude et la contemplation des âges n'offrent d'intérêt que par le rapprochement et la comparaison qui en résultent : c'est une chaîne non interrompue dont il faut savoir retrouver les anneaux d'or sous la rouille des temps.

Nous avons principalement examiné les travaux d'Arétée, de Soranus, de Galien, de Paul d'Egine. Nous avons maintenant à promener nos regards sur les époques suivantes qui vont nous prouver jusqu'à quel excès d'aveuglement peuvent se laisser aller ceux qui se livrent à tout jamais et sans examen à une croyance considérée comme une nécessité. Dans une pareille situation, on ne peut employer ses moyens qu'à des efforts de détail. On

ne fait le plus souvent que soumettre de complaisantes et fausses applications au dogme fondamental qu'on s'est fatalement imposé. C'est ce dont nous allons acquérir la preuve au prix de l'examen fastidieux de toutes les suppositions de l'humorisme, de la coction des humeurs, de leur fermentation acide ou alcaline.

Jacob Sylvius, en 1480, ne fit qu'exagérer et travestir toutes les hypothèses de cette doctrine. « L'humeur mélancolique, dit-il, est si âcre qu'elle altère sensiblement toutes les substances qu'elle touche : elle fermente rapidement, corrode les tissus vivants, a une saveur aigre et une odeur très forte : jetée sur la terre, elle bouillonne et la détruit; aucun animal n'est tenté de la goûter. Elle est de deux espèces ; l'une est dans les veines, sous le même aspect et dans les mêmes proportions que la lie dans un tonneau ; l'autre est formée par une bile jaune ; c'est la plus malfaisante. Si elle ne s'échappe par quelque ouverture visible ou cachée, et qu'elle reste long-temps dans le corps, elle se putréfie ; car aucune humeur ne peut y séjourner qu'elle ne s'altère, même celles qui sont bienfaisantes, à plus forte raison celles qui sont si nuisibles qu'elles ne sauraient subir une coction favorable à la nutrition (1).

Sous la longue influence de son action délétère le sommeil se perd, les nuits deviennent agitées,

(1) *Jacobi Sylvii opera medica.* Genevæ, anno 1630, p. 322.

les rêves effrayants, le caractère sombre, l'intelligence se trouble.

On ne doit jamais s'approcher seul des mélancoliques, et sans bien observer leurs mains, leurs pieds, leur visage, car beaucoup d'entre eux paraissent d'abord avoir toute leur raison, et peuvent tout à coup frapper les médecins et autres assistants. Il faut bien remarquer leurs caprices afin de pouvoir y complaire ou y résister au besoin. *Les uns doivent être querellés, d'autres frappés ou attachés* : tous doivent être constamment entourés de gardiens robustes. La mélancolie se traite par cinq moyens, dont les uns préparent l'humeur mélancolique à l'action qu'elle doit subir (1), les autres la détournent du cerveau pour la porter vers les parties ignobles, etc., etc.

La paralysie se traite également par cinq moyens, les uns propres à favoriser la coction de la pituite, à la dessécher, l'inciser; les autres à détourner celle qui coule vers la moelle épinière, etc., etc.

La phrénésie est l'érysipèle des méninges. On découvre quelle partie de la tête en est le siège, en appliquant sur cette région du corps une certaine quantité de craie délayée : le mal est là où elle sèche le plus vite.

Nous avons voulu indiquer l'état de la science à

(1) *Jacobi Sylvii melanch. morb. curatio*, p. 413. Genevæ, 1630.

cette époque. Depuis Galien tous les auteurs, mais surtout ceux de ce siècle, ne font que délayer et étendre les doctrines du maître (1). Toutefois, un mouvement particulier se fait remarquer alors. Au moment où on commence à s'occuper de chimie, on en mêle les applications naissantes aux croyances des temps passés. Il est facile de trouver déjà quelques traces de cette tendance dans ce que nous venons d'exposer de Jacob Sylvius, et cette direction fut la conséquence toute naturelle des travaux alchimiques qu'on faisait alors, et de la recherche de la pierre philosophale. Mais ce fut Paracelse qui, appliquant à la manifestation d'une doctrine qu'il regardait comme sienne, toute l'ardeur d'une imagination exaltée, exerça le plus d'influence sur les opinions du siècle. Il s'écarta tout à fait de ses contemporains, en ce que, loin de soumettre ses explications alchimiques à la doctrine de Galien, il déclara au contraire la guerre à tous ses devanciers. Cette audace fut remarquable, alors que tant de siècles s'étaient succédé sans qu'on se fût permis le plus léger doute, et c'est à ce moment que se prépara, pour un avenir encore éloigné, l'ébranlement de la doctrine de l'humorisme.

(1) Il est remarquable que dans Jacob Sylvius en particulier, toutes les maladies se traitent par un nombre fatal de moyens, ordinairement trois ou cinq. (Jac. Sylv., p. 925, Genevæ, 1630).

Quelles que pussent être les causes particulières de cette violente attaque, qu'on les attribue aux emportements personnels d'un caractère jaloux, ou à la révolution nécessaire de la science, au moins est-il incontestable qu'elle ne fut pas sans action sur l'avenir. Les explications chimiques de Paracelse, exagérées et spiritualisées par Vanhelmont, excitèrent toute l'indignation de l'école de Paris, et jetèrent l'incertitude et partant le besoin de travailler, là où une croyance aveugle paralysait depuis si long-temps tous les efforts. Mais, ce qu'il y eut de bien digne d'attention, c'est que cette doctrine chimique, qui ne fut réellement qu'une branche de l'humorisme, et dont on trouve même les premiers germes dans les anciens philosophes et médecins grecs antérieurs à Galien, fut bizarrement mélangée par ceux qui suivirent Paracelse et Vanhelmont avec les théories si profondément enracinées du galénisme; en sorte que si elle prépara les acquisitions de l'avenir et la marche plus rationnelle de la science, ce fut beaucoup moins par sa propre valeur que par l'exagération choquante qu'elle imprima à la doctrine contre laquelle elle avait prétendu s'élever. Tous les auteurs du temps se font en effet remarquer par le mélange de toutes les suppositions de l'humorisme, avec celles de la chémiatrie. On ne trouve partout que fermentations, distillations, effervescence des humeurs.

Le dix-septième siècle se distingue par de nom-

breux travaux, tous entrepris sous l'influence des mêmes idées, mais au milieu desquelles se font remarquer des observations bien faites, des réflexions judicieuses, et une tendance vers la voie de l'expérimentation ouverte par le grand réformateur Bacon.

« Quiconque, dit Sylvius Deleboë en 1620, ne sait traiter les maladies de l'esprit, n est pas médecin. J'ai eu à soigner un grand nombre d'affections de cette nature; j'en ai guéri beaucoup, et bien plus assurément par les impressions morales et le secours du raisonnement, qu'à l'aide des médicaments (1).»

La stupidité est ou native ou accidentelle, et fréquemment elle accompagne ou suit certaines affections graves, principalement les affections soporeuses ou les grands chagrins. La première n'est pas curable, la seconde l'est difficilement, et par les médicaments propres à combattre la torpeur des esprits animaux, à dissoudre, à corriger ou à éconduire la pituite viscide. L'exercice de l'esprit, l'action des sens sur les objets auront aussi leur utilité. Les erreurs de jugement seront corrigées en suspendant constamment la précipitation de cette faculté, en l'arrêtant sur les choses examinées, et en ne désemparant pas qu'elles n'aient été bien jugées.

(1) *Francisci Deleboë Sylvii medicinæ praticæ Opera*, p. 253. Venetiis, 1733.

Les malades qui sont livrés constamment à des idées de vanité et de domination doivent être considérés comme incurables.

Il arrive quelquefois (1) que les erreurs de jugement congéniales se suspendent dans le cours d'une maladie pour reparaître après la guérison.

La mélancolie est très souvent héréditaire.

Les mouvements volontaires peuvent être abolis par la paralysie ; simplement diminués avec faiblesse et tremblement ; augmentés comme dans les convulsions ; dépravés comme dans le tic douloureux.

Sylvius Deleboë passe en revue les symptômes propres aux affections du système nerveux, et trouve l'explication de chacun d'eux dans les différents genres d'altération, de fermentation de l'humeur pituiteuse dont les vivisections faites chez les animaux, les recherches anatomiques et chimiques prouvent l'existence à divers états. Selon, dit-il, que le sel lixiviel y est en plus ou moins grande proportion, ou que cette humeur est plus ou moins poisseuse, elle est ou plus volatile et agitable, ou plus débilitante. Le principe acide donne des renvois acides ; la corruption de la bile, des renvois nidoreux. C'est la négligence qu'on apporte dans l'examen de toutes ces influences relatives, qui fait que l'hypo-

(1) Pag. 266.

condrie se guérit si rarement, si imparfaitement et avec tant de lenteur.

Le traitement indiqué par Sylvius, est en rapport avec ces divagations : il consiste à altérer ou corriger les humeurs peccantes, à les faire évacuer toutes les fois qu'on ne peut agir sur leur nature, et à réparer les pertes.

Lorsqu'on voit appliquer à de pareilles considérations les démonstrations matérielles des recherches anatomiques, il est impossible de méconnaître jusqu'où peut aller l'entraînement de l'erreur : elle soumet à son caprice jusqu'à la forme des choses observées, ce qui doit faire dire qu'il ne suffit pas d'expérimenter, mais qu'il faut encore être dans une bonne direction.

Ce n'est pas sans surprise et sans une sorte de délassement qu'on trouve après ces folles rêveries, cette réflexion sage qui indique déjà une bonne tendance : « C'est l'expérience qui donne la connaissance des choses naturelles par l'action des sens. L'esprit humain recherche, par l'enchaînement de ses raisonnements, les causes et les effets des phénomènes qu'il constate ; mais chaque homme ne peut être sûr de la vérité d'un fait que lorsqu'il l'a expérimenté lui-même. »

Un grand nombre de personnes, dit Plater, ont une intelligence fort peu développée (1). Cette im-

(1) *Filices Plateri observat. in hominis affectibus plerisque.* Basileæ, 1641.

perfection s'annonce dès leur jeune âge, au moment de leur première éducation : il leur faut un espace de temps considérable pour connaître leurs lettres, pour les assembler et en former des syllabes, des mots et des phrases. Plus tard, si l'on dirige ces hommes vers l'étude des sciences et des arts, on les voit sans aptitude et bien différents de ceux qui se montrent ingénieux, disposés à tout saisir, à bien juger et à exécuter avec la même perfection.

Cette diversité, je l'attribue à la variété de l'organisation, tantôt dirigée dans un sens et tantôt dans un autre; imprimant aux fonctions intellectuelles plus ou moins d'aptitude, de promptitude ou de lenteur, ainsi que nous le voyons chez les animaux d'une même espèce qui ont souvent des penchants différents L'organisation humaine a les mêmes variétés individuelles. On trouve dans certaines familles une générosité, une noblesse de caractère héréditaires, ou beaucoup de prudence et d'adresse, ou une grande facilité pour toute acquisition de l'esprit, ou au contraire une pesanteur et une disposition négative remarquables pour tout travail intellectuel.

Mais il arrive parfois que certaines personnes sans aptitude, modifiées par l'habitude qui est une autre nature, façonnées par une bonne éducation et l'exercice continuel des sciences et des arts, changent tellement qu'elles deviennent ingénieuses, pleines d'industrie, de même que quelques animaux sauvages et

féroces peuvent s'adoucir et s'apprivoiser, et d'autres encore imiter quelques expressions de notre langage ou quelques-uns de nos actes.

Puisqu'une éducation convenablement dirigée peut développer certains esprits imparfaits, à plus forte raison si elle s'applique à une organisation heureuse, et si dès le premier âge elle la façonne à l'exercice des arts et des sciences, préparera-t-elle les résultats les plus satisfaisants, capables même quelquefois d'exciter l'admiration et de concourir à la gloire de leur époque.

Quelques hommes sont tellement oublieux qu'ils ne peuvent rien confier à leur mémoire ou au moins l'y retenir long-temps : chez les vieillards cela n'a rien d'étonnant, c'est une infirmité de leur âge. Il en est dont la mémoire est si imparfaite, bien qu'ils conservent encore leur jugement, qu'ils perdent le souvenir, non seulement des choses faites depuis long-temps, mais de celles qui se font au moment même et sous leurs yeux : j'en ai vu oublier leur propre nom, ceux de leurs enfants, hésiter long-temps avant de répondre sur chacun d'eux. Une pareille imperfection, quand elle se manifeste avant l'âge de décadence, tient à une manière d'être particulière, et est congéniale. Il en est de même de la disposition opposée : quelques hommes ont une si bonne mémoire, tout ce qu'ils entendent, tout ce qu'ils lisent s'y imprime si profondément qu'ils n'en

oublient rien, ni les généralités ni même les détails.

On peut parvenir à se faire une mémoire artificielle. Cet art que quelques personnes enseignent par des traités ou des leçons orales, et dont on se fait même un moyen d'industrie (1), consiste à arrêter son esprit sur les images qui frappent accidentellement la vue, à y attacher les termes, les époques, les circonstances dont on veut conserver la mémoire, de telle manière que la présence d'un de ces objets éveille facilement le souvenir de ce qu'on y a fixé.

Un état maladif, le carus, peut laisser à sa suite une diminution ou même la perte de cette faculté, ainsi que je l'ai vu chez un homme qui après un accident de cette nature oubliait tout, et voyait tous les objets doubles.

L'aliénation est congéniale ou acquise. On voit beaucoup d'idiots de naissance, qui indiquent dès leur enfance l'état de leur intelligence par leurs gestes, leurs rires, leur indocilité; quelques-uns sont impropres à toute autre chose qu'à provoquer le rire par leurs singulières bouffonneries : aussi certains grands en font-ils élever dans leurs cours pour charmer leur ennui. D'autres, moins incapables, peuvent vaquer à des occupations, exceller même

(1) On voit qu'on faisait déjà à cette époque des cours de mnémotechnie.

dans quelque spécialité avec le travers d'un besoin excessif d'être loués ou de raconter ou de faire des plaisanteries et de vrais jeux d'enfants. Cette disposition se trouve principalement parmi les artistes, les musiciens, par exemple.

Quelques insensés ont reçu de la nature, outre leur idiotie congéniale, quelque autre imperfection choquante. On peut en rencontrer en différents lieux, mais ils sont en plus grand nombre dans certains pays déterminés. On en voit beaucoup dans un bourg du Valais : on a l'habitude de les asseoir dans les rues devant leurs maisons ; ils ont souvent la tête difforme, une langue énorme, le cou strumeux, un aspect en tout désagréable, les yeux louches, parfois les traits contractés d'un côté ; ils jouent avec une paille ou de petits bâtons qu'ils se passent entre les doigts ; leurs mouvements automatiques, leurs contorsions, excitent le rire et l'étonnement des passants.

Plater classe l'ivresse dans son chapitre de l'aliénation mentale. Un homme ivre, dit-il, prend le clair de lune pour une rivière et se jette à la nage au milieu de la rue ; un autre urine près d'une fontaine et y demeure un temps infini, prenant le bruit de l'eau qui coule pour celui qu'il croit produire lui-même. Quelle différence, autre que la durée, y a-t-il entre ces hallucinations et celles qu'on remarque dans la folie ?

Il est d'ailleurs quelques aliénations très-passa-

gères, suite d'une vive impression qui, une fois tombée, ne laisse que des traces de fort courte durée.

Aucun auteur, depuis les temps anciens jusqu'à celui-ci, ne se distingue par un aussi bon esprit d'observation que le médecin que nous analysons. Loin que son livre soit embarrassé des explications théoriques qui remplissent les autres, il se compose presque exclusivement d'histoires de maladies. Cinquante-quatre exemples d'aliénation y sont tracés avec une grande exactitude et offrent le plus grand intérêt. On y trouve un grand nombre de suicides, des mélancolies avec crainte d'empoisonnement, refus des aliments, violence contre les amis les plus intimes soupçonnés tout à coup d'inimitié et de perfidie. Plater se distingue surtout sur ce sujet, en ce qu'il observe cette maladie depuis ses plus petites nuances, là où elle n'est perceptible que pour le médecin le plus excercé, jusqu'à son plus haut degré. C'est ainsi qu'il n'hésite pas à mettre au nombre des personnes dont l'intelligence a reçu quelque atteinte, une dame qui, trouvant fort incommode d'être obligée de se vêtir et de se déshabiller matin et soir, le faisait quelquefois avec larmes, et s'en plaignait avec douleur à son confesseur; et une autre dame, d'une grande propreté et d'une recherche extrême, qui ayant un jour vu tuer un cochon, et arrêté sa vue sur les intestins de cet animal, ne put penser, sans un dégoût chagrinant, qu'elle avait dans

son propre corps des objets aussi répugnants. Cette pensée continua de la tourmenter, et elle ne pouvait concevoir qu'on en pût rire et ne point partager, au contraire, son chagrin.

Le même auteur cite deux exemples de monomanie homicide. Le premier est celui d'une femme qui chérissait son mari et qui éprouvait le désir de le tuer lorsqu'il dormait. Plater dit que le démon tente en effet les hommes de cette manière, et il guérit la malade, avec l'aide de Dieu, dit-il, *en lui ouvrant plusieurs fois la veine et en lui faisant de salutaires exhortations* (1). Le second exemple est celui d'une mère qui ressentait de vives tentations de tuer son enfant pendant sa grossesse, et plus tard lorsqu'elle l'allaitait. Cette femme désolée voulait se donner la mort : elle avait déjà éprouvé les mêmes envies dans une précédente grossesse. Plater la guérit par les saignées, les vomissements et les purgations.

A l'occasion de l'éloge qu'il fait de la saignée en particulier, il raconte le fait suivant : Une jeune femme devenue maniaque après de mauvais traitements de la part de son mari (2), déchirait ses vêtements, morcelait sa paille, était nue et enchaînée : dans cet état elle fut confiée à un ignorant empi-

(1) *Felicis Plateris observ. in hominis*, etc. Basileæ, 1641, p. 48, 49.

(2) Page 86.

rique qui la saigna *septuagesies unâ septimâ venis diversis in locis apertis, atque universo penè illi sanguine detracto*: elle fut guérie. De retour chez ses parents, faible et pâle, son mari étant mort, elle en épousa un autre avec lequel elle exista jusqu'à quarante ans, mais stérile et avec un mauvais teint.

Plater parle fréquemment des prisons et des chaînes des aliénés. Il dit qu'un maniaque fut trouvé gelé dans son cachot (1), et rapporte l'observation d'un autre (2) renfermé pendant quarante ans dans une prison sale et obscure, entouré de moyens de violence, et qui cessa d'être agité et reprit une partie de sa raison dès qu'il fut libre.

Sennert, quelques années plus tard, distingue les sens internes des sens externes, en ce que ces derniers sont affectés directement par les corps extérieurs, tandis que les premiers ne reçoivent leur action que de celle des sens externes. On a beaucoup controversé, dit-il, sur le nombre des sens internes, et il est très difficile de le déterminer. Toutefois, il nous paraît indispensable qu'il y ait un sens commun, un centre de perception qui préside au discernement de tous les objets, et distingue, par exemple, la couleur du son, le son de l'odeur, l'odeur de la saveur, la saveur de la chaleur, le chaud du noir, etc. Ce centre sensorial est comme un

(1) Page 89.
(2) Page 87.

agent intermédiaire entre les sens externes et les sens internes, reçoit ses impressions des premiers pour les communiquer aux autres : aussi peut-on le comparer au centre d'un cercle auquel aboutissent cinq rayons.

Si l'on ne peut préciser quels sont tous les sens internes, au moins peut-on en déterminer quelques-uns, et par exemple :

1° La réflexion qui s'empare des objets une fois qu'ils ont été perçus par le sens commun, et les examine en leur absence, les compare, les pèse, les mesure comme s'ils étaient présents.

2° La mémoire sans laquelle la réflexion ne pourrait s'exercer, puisque c'est elle qui conserve les éléments de l'action de réfléchir.

Ces deux facultés se distinguent quelquefois fort bien l'une de l'autre dans certains états morbides. L'expérience prouve que l'une peut être suspendue, altérée ou perdue sans l'autre. Il arrive souvent que des malades conservant toute leur mémoire croient sans raison à la présence de joueurs de flûte ou d'autres personnes, ou bien essaient de ramasser des fétus ou des flocons qui n'existent pas.

On ne peut s'expliquer comment s'effectue cette faculté. On pense généralement que les objets s'impriment dans le cerveau ou l'organe de la mémoire, comme un cachet sur de la cire, de manière que l'impression reste lorsque le cachet n'y est plus, et de là on a conclu que ceux qui ont le cerveau sec et

dur apprennent difficilement, mais retiennent bien, que ceux, au contraire, qui ont le cerveau humide et mou apprennent facilement, mais conservent beaucoup moins fidèlement et moins de temps ce qu'ils ont acquis. Il vaut mieux avouer notre ignorance que de faire de tels raisonnements.

Les médecins pensent et les philosophes ne peuvent nier que le cerveau est l'instrument des sens internes dont toutes les actions se font en lui et par lui : elles souffrent dès qu'il est lésé, et dans ce cas, c'est vers lui et non ailleurs que doivent être dirigés les moyens thérapeutiques. Il exécute par sa propre substance, qui ne peut être remplacée par aucune autre, toutes les facultés auxquelles il préside. Mais toutes ces facultés naissent-elles de l'ensemble du cerveau, ou, opérations distinctes, s'exécutent-elles chacune dans des portions distinctes de l'organe, ont-elles, en un mot, des siéges différents? Telle est l'opinion des Arabes, qui ont placé la réflexion dans la partie antérieure, le raisonnement dans la moyenne, et la mémoire dans la partie postérieure du cerveau (1).

Cette opinion s'étaie sur la fréquence de la lésion d'une faculté sans altération des autres. Mais l'opinion contraire a aussi ses justifications, et il est difficile de se prononcer en toute connaissance pour l'une ou pour l'autre. Il faut rester dans le doute

(1) *Sennert*. Paris, 1641, p. 292.

si souvent raisonnable en présence des œuvres de la nature.

Après ces idées générales si remarquables, nous ne trouvons touchant les maladies, comme dans tous les auteurs de ces temps, que les théories amplifiées de Galien (1). L'humeur mélancolique se divise maintenant en plusieurs espèces, alimentaire, excrémentielle, naturelle et outre nature. Les substances qui contiennent beaucoup de terre et de suc épais la produisent : ainsi la chair de bœuf, de sanglier, de cerf, de lièvre, le fromage, les choux, les légumes, le poisson, les viandes fortement assaisonnées et fumées.

Sennert fait une description exacte de la mélancolie. La raison, dit-il, est souvent peu altérée, ou ne l'est que sur un seul objet. Le malade se trompe constamment sur cet objet, et raisonne juste sur tous les autres. Tel était ce jeune homme qui n'avait que le travers de se croire le monarque de l'univers, et qui du reste dissertait fort bien sur les plus hautes questions, celle par exemple de l'administration de l'état ; tel encore ce marchand très entendu et très

(1) Les vues philosophiques de Sennert dominent cependant toutes les parties de ses livres. Ils sont semés des réflexions les plus judicieuses. On y remarque partout la conviction des avantages de la méthode dans la science. Plusieurs chapitres sont consacrés à l'importance de la séméïotique, aux différences des signes, à leur valeur relative, à la précision du diagnostic, aux affections organiques.

intelligent, mais faussement persuadé qu'il était réduit au plus absolu dénûment.

Les mélancoliques ont presque toujours des idées tristes; ils ne rient que rarement; si tout à coup ils s'adonnent fréquemment à cette expression de joie, on peut les regarder comme menacés d'un accès de manie.

Il n'est cependant pas sans exception que le délire de ces malades soit sombre, celui de quelques-uns est au contraire plus ou moins gai. Les uns s'imaginent être dans l'opulence, d'autres, princes ou rois. Marcellus Donatus rapporte l'histoire d'une femme persuadée qu'elle devait épouser le roi. Tous les corps brillants qu'elle voyait, les vitres ou de petits morceaux de verre lui semblaient des diamants envoyés par son futur époux; elle les conservait dans une boîte qu'elle en avait remplie. Sénèque parle d'un riche vieillard qui avait la manie de vouloir aussi grand que possible tout ce qui devait l'approcher. Il avait en horreur les petits hommes et les petites femmes; il recherchait les chevaux de très grande taille, ne se servait que de vases énormes, portait des chaussures beaucoup plus grandes que ses pieds, et des vêtements en proportion analogue.

Il est quelques hommes qui sans beaucoup de crainte ni chagrins, ou même sans en éprouver aucunement, ont en tête certaines idées bizarres, souvent peu sensibles, qui ne les empêchent pas d'en-

tretenir leurs relations et leurs occupations habituelles (1).

La mélancolie revêt les formes les plus multipliées et les plus variables. Il n'est idée absurde qui ne puisse naître dans la tête d'un mélancolique : on ferait des volumes à en esquisser une faible partie (2). Le genre de vie, de condition, de pensées, et avant tout de constitution particulière, donne lieu à d'innombrables variétés. Les uns rient parfois, d'autres ont les accès de colère et la contention des phrénétiques; quelques-uns s'imaginent avoir commis de grands crimes, et sont tourmentés par la crainte du supplice et par la terreur de la mort; ou bien, voués aux tourments éternels, ils se plaignent d'être dévorés par les flammes de l'enfer : on en voit se croire mourants ou même morts, ou menacés par la chute du ciel. Ils ont des serpents ou des grenouilles dans le ventre, ils sont changés en bêtes brutes; plongés dans un sombre désespoir, ils se donnent la mort, ou bien ils entretiennent commerce avec Dieu et les anges; avares, ils se gardent de parler de richesses, ou superbes et pleins d'idées de grandeur, ils veulent se couvrir d'habits magnifiques et de pierreries. L'un s'imagine avoir un nez d'une grandeur tellement démesurée qu'il l'empê-

(1) *Sennert*, lib. I, t. II, cap. VIII, p. 126.

(2) Voyez *Schenck*, lib. I., observ. 254 et suiv.—*Marcellus Donatus*, *de hist. medic. mirabil*, lib. II. cap. I.—*Forestus*, lib. X, observ. 12.—*Plater*, lib. I, observ.

che de passer par les portes, d'entrer dans les appartements ; un chirurgien le saisit par les narines, feint de les couper, et montre au malade un morceau de chair dont la vue le guérit de l'idée qu'il s'était mise en tête. Un autre se croit mort et refuse de manger : une personne lui dit que, bien que morte comme lui et dans le même tombau, elle n'en continue pas moins à prendre des aliments ; dès lors il n'oppose plus le moindre refus, et reçoit la nourriture qu'on lui donne (1).

La mélancolie symptomatique est plus facilement guérie que l'idiopathique.

Celle dont le délire est gai cède plus facilement que celle qui s'accompagne d'idées tristes.

La mélancolie héréditaire ne se guérit pas.

Il n'est pas rare de voir cette maladie amener l'apoplexie, des convulsions, la manie, la cécité, ou l'épilepsie.

Si un mélancolique se livre tout-à-coup, outre mesure, au rire, aux gémissements ou aux larmes, on doit craindre pour lui un accès de manie.

Il faut, selon le conseil d'Aëtius, laisser de temps en temps le malade à lui-même, pour que les moyens mis en usage exercent ensuite plus d'influence sur lui.

Dans la *manie*, le malade est audacieux, emporté, menaçant; il faut quelquefois *l'enchaîner, le contenir*

(1) *Holler*, lib. I, *de morbis intern.*, c. XV.

avec des fers (1). Il croit à l'existence d'objets qui ne sont pas, ne sait plus distinguer le bien du mal, ce qui lui convient de ce qui ne lui convient pas. Il conserve quelquefois sa mémoire jusqu'à un certain degré, ainsi qu'on en peut juger, comme le dit Aëtius, par quelques chants familiers qu'il n'oublie pas dans ses accès.

Les maniaques qui sont détenus dans les cloîtres et les maisons publiques, supportent quelquefois, entièrement nus et couchés sur la pierre, les rigueurs de l'hiver pendant un grand nombre d'années, sans en être nullement incommodés, et si on les touche, au lieu de les trouver glacés, on s'assure qu'ils sont brûlants au milieu du froid le plus rigoureux. Cette vive chaleur ne s'accompagne cependant pas de fièvre.

Cette maladie doit avoir une cause particulière et occulte qui ait une sorte de similitude avec les poisons, et telle qu'elle puisse même être produite par certaines substances vénéneuses. Il en est, en effet, qui amènent le délire, et il est hors de doute que plusieurs personnes sont devenues maniaques pour avoir bu certains philtres. Cette cause ignée ou de tout autre nature est dans toutes les veines du corps ou seulement dans celles du cerveau. Aussi retire-t-on souvent un très grand avantage de la saignée. Plater, praticien très expérimenté, rapporte

(1) *Sennert*, lib, I, part. II, cap. XV.

un grand nombre d'observations de maniaques guéris par ce moyen répété depuis vingt jusqu'à soixante fois, soit au bras, soit au pied, indistinctement et sans aucune élection de l'un ou de l'autre.

La manie est assez souvent déterminée par une suppression d'hémorrhoïdes, du flux mensuel, ou de celui qui suit l'accouchement, ou par l'occlusion de trajets fistuleux, de vieilles plaies ou d'ulcères variqueux. On dit que Marius tomba dans cet état dès qu'on lui eut ôté ses varices. A ces causes et à celles que nous avons déjà indiquées en parlant de l'action des philtres, on doit ajouter l'influence supérieure des démons auxquels Dieu permet de s'associer aux humeurs vicieuses, ce qui explique comment les maniaques disent et font souvent des choses qui ne peuvent être rapportées à des causes naturelles (1). Les malades compris dans cette catégorie reçoivent le nom de démoniaques: *ils parlent des langues qu'ils n'ont jamais apprises, prédisent l'avenir, vomissent souvent des particules de fer, de plomb, de la poudre à canon, des animaux vivants et autres objets qui ne peuvent se développer naturellement dans le corps.* Un paysan ignorant fera des vers latins (2); un

(1) Sennert, dans le troisième volume de ses œuvres, liv. VI, part. IX, chap. III, IV et V, disserte longuement et gravement sur le pouvoir des démons, des sorciers, des enchantements, de la magie, et reconnaît leur influence sur la production et la marche des maladies.

(2) *Anton. Guainerius, tractat. XV*, cap. IV.

autre parlera tout à coup un idiome qu'il n'avait jamais appris, et ne pourra plus en dire un mot dès qu'il sera guéri (1). Une femme chantera des hymnes et des poésies latines qu'elle n'avait jamais connues (2). Un enfant blessé à la tête fera des syllogismes en langue allemande, et ne pourra plus proférer une seule expression de cette langue dès qu'il ne sera plus malade (3).

La manie est souvent de longue durée, se prolonge des mois, des années, et même pendant toute l'existence. Celle qui est gaie et douce est moins fâcheuse que celle qui s'accompagne d'idées tristes, de fureur, de cruauté. Il est d'un bon signe que les règles ou les hémorrhoïdes continuent de couler et que les selles soient régulières. Il faut mettre tous ses soins à les rappeler si elles sont supprimées et à ôter du sang, car le plus grand espoir de guérison repose sur les grandes évacuations de ce liquide et de l'humeur mélancolique tour à tour. Il est très-utile aussi d'appliquer des sangsues aux tempes, aux oreilles, à l'anus, après quoi on tentera de provoquer le sommeil. Il faut proscrire l'usage du vin, tout en accordant quelque chose à l'habitude. Ceux qui font de cette liqueur un usage ancien et habituel, en sont moins incommodés que les autres, et en ressentent un plaisir dont on ne les priverait souvent

(1) *Erasmus Roterodamus, Medicinæ encomium.*
(2) *Forestus*, lib. X, observ. 19.
(3) *Forestus in schol.*

pas sans de grands inconvénients. Il ne faut pas croire que la manie démoniaque soit inaccessible aux moyens curatifs. Le traitement agit sur les malades que les démons abandonnent dès qu'ils ne les trouvent plus propres à leur domination. Erasme raconte qu'un démoniaque qui n'avait pu être guéri par les exorcismes, le fut par les médicaments qui amenèrent l'expulsion de plusieurs vers, après quoi il cessa de parler les langues étrangères.

Un pareil mélange de faiblesse et de raison, chez un homme comme Sennert, est plus capable que tous les raisonnements de caractériser son époque et de donner une idée de l'influence que les croyances superstitieuses exerçaient alors sur la science.

Sydenham, qui écrivait en 1650, ne dit que quelques mots de l'aliénation, et se borne à conseiller pour le traitement de la manie, les saignées et les purgatifs. Au même temps, Willis avança beaucoup l'étude anatomique du cerveau et de tout le système nerveux. C'est lui qui, le premier, signala les imperfections de la méthode d'examen de l'encéphale, par des coupes qui détruisent tous les rapports. Il indiqua et décrivit le déplissement du cerveau, à l'aide duquel on découvre très bien la présence des deux couches grise et blanche, et leur séparation sur la ligne médiane de chaque circonvolution. Il exprima l'opinion que la manie est si voisine de la mélancolie, que souvent ces deux affections se remplacent mutuellement, et que l'une

prend le caractère de l'autre; et ailleurs, que la phrénésie n'est pas toujours produite par l'inflammation des méninges, mais bien quelquefois par celle de la substance même du cerveau (1).

Vers les mêmes années, Guillaume Croone émit la croyance d'une circulation dans les nerfs, analogue à la circulation du sang (2).

Highmore a laissé une description de la mélancolie, dans laquelle il n'oublie ni la constipation opiniâtre et l'aridité des matières rendues, ni les douleurs abdominales, les palpitations, les lypothymies et la suffocation, ni les battements incommodes qui se font souvent sentir à l'hypocondre. Les malades, dit-il, éprouvent quelquefois de si violentes douleurs à la tête qu'ils s'imaginent qu'on sépare leur cerveau de leur crâne. Ils ont souvent des vertiges et de véritables accès de manie. Si les douleurs et le vertige sont continuels, ils ne tardent pas à tomber dans l'épilepsie, les convulsions ou la cécité, ou à éprouver ces deux genres d'accidents, ou bien en-

(1) *Ac proindè quoties cerebri conglobati moles secatur, toties ferè necesse est ut assulâ abscissâ, partium diversarum portiones unà cohærentes secum auferat. Quapropter, ut vera et genuina cerebri descriptio exhibeatur, priùsquàm ejus substantia aut continuitas dissolvatur, antè omnia, tota ejus moles explicari et membranarum nexu penitùs soluto, singulæ partes in proprias dimensiones evolvi et expandi debent.* (*Willis, cerebri anatome.* Amstelodami, 1667).

(2) *De ratione motûs musculorum, studio Gulielmi Croone.* Amstelodami, 1667.

core l'apoplexie. La mémoire s'éteint, les yeux sont obscurcis comme par un nuage, les oreilles incommodées par un bourdonnement plus ou moins fort; la parole s'embarrasse, la langue cesse d'être libre. Il survient de la crainte, de la tristesse, de fausses terreurs, comme celle d'être fasciné ou d'être en proie à une maladie déterminée. Des lassitudes dans tous les membres donnent une grande paresse pour toute espèce de mouvement. *Des douleurs remarquables, des espèces de pincements ou de l'engourdissement, et des piqûres de fourmis* se font sentir à l'extrémité des doigts et des orteils. Des veilles fatigantes, ou un sommeil troublé par des songes effrayants, principalement vers le milieu de la nuit, agitent et affaiblissent le malade. La face rougit après le repas, soit entièrement, soit seulement aux joues ou au nez.

Cette affection offre autant de variété et de bizarrerie dans ses signes que dans sa marche. Elle s'amende souvent à la suite d'une hémorrhagie nasale, du flux mensuel, de celui des hémorrhoïdes ou d'une diarrhée. Mais il n'est pas rare de voir les malades tomber dans le scorbut, l'hydropisie, et mourir dans le marasme. Le siége de la mélancolie est l'estomac, ainsi que l'avaient dit Hippocrate et Dioclès.

Les principaux moyens de traitement sont la saignée, les purgatifs peu actifs, car les drastiques causent une action trop vive, et augmentent le mal,

les boissons rafraîchissantes, un régime peu réparateur, l'abstinence de toute préparation excitante, l'éloignement de toute occupation sérieuse, surtout du travail du soir.

Après ces moyens sages, conseillés depuis tant de siècles, Highmore prescrit les préparations de fer, l'acier en nature, et même les boissons vitrioliques, comme propres à exercer par leurs propriétés astringentes une action salutaire sur l'estomac relâché. Un morceau de drap, dit-il, trempé dans une préparation vitriolique, pour être soumis à la teinture, s'y durcit et y contracte plus de roideur que n'en ont les parties qui n'ont pas été atteintes par le liquide : il doit en être de même de l'intérieur de l'estomac, qui, crispé et resserré par l'action du médicament, reprendra plus de contractilité, embrassera avec plus de rudesse les matières alimentaires, se débarrassera plus facilement de leur résidu, et ne permettra plus que les intestins deviennent le siége d'accumulations plus ou moins considérables de matières qui s'aigrissent.

Tout ce que cet auteur a dit de raisonnable sur la mélancolie avait été écrit par les anciens : ce que nous venons de rapporter en dernier lieu montrera si la science avait acquis ou perdu. Une citation plus longue pourrait jeter plus de jour sur cette question, si l'on ne devait craindre de fatiguer ses lecteurs : nous y verrions Highmore s'emparer avec empressement de la bile, de l'atrabile et du suc acide des anciens,

renchérir sur eux touchant le rôle de ces liquides, leur influence sur tous les organes, leurs différentes altérations et leurs mouvements en tous sens dans toutes les parties de l'économie.

Théophile Bonet, en 1660, sentant l'importance de collecter un grand nombre de faits pour avancer la science, réunit toutes les observations qu'il peut obtenir de ses confrères (1). Il rapporte d'après Marcellus Donatus, George Greiselius, Schultz, Schmidius et beaucoup d'autres, une foule de faits d'aliénation pleins d'intérêt, et fait remarquer combien sont fréquentes ces sortes de maladies avec des idées de luxe et de domination. C'est un orfévre qui travaille et raisonne bien six mois de l'année, et se croit roi pendant les six autres mois; ou un marchand qui s'imagine être roi de Pologne, empereur de Moscovie, grand-duc de Lithuanie, de Russie, de Prusse, etc. Il annonce qu'à l'exemple des rois hébreux il va avoir sept cents femmes dont trois cent cinquante unies à lui par le mariage, et autant en qualité de courtisanes. Il possède toutes les connaissances humaines, et interroge les savants de toutes les classes (2).

(1) *Medicina septentrionalis collat.* Genevæ, 1684.

(2) Le médecin Athénée (*), sous Trajan, rapporte que Thrasilée, fils de Pythodore, se croyait maître de tous les vaisseaux qui mouillaient dans le port du Pirée. Il les comptait, leur donnait leurs ordres de départ, les recevait à leur entrée dans le

(*) *Dei pnosoph.*, lib. 12.

Un ecclésiastique soutient une thèse avec beaucoup de vivacité : son cerveau se trouble de ce mouvement immodéré, il s'imagine que sa tête a quitté ou est sur le point d'abandonner son corps, et il ne veut plus ni se lever, ni s'asseoir, ni marcher; à peine consent-il à prendre quelques aliments. On lui donne sans beaucoup d'utilité les médicaments d'usage, ceux dont l'effet est de *réprimer l'âcreté de la bile et de fortifier les sens internes* : son état s'améliore sous l'influence des entretiens de ses amis, de leur propos gais, agréables, plaisants, et de l'absence de toute chose sérieuse ; il se rétablit complètement.

Borrichius rapporte qu'une dame, se croyant morte, exigea qu'on l'ensevelît et qu'on la mît dans un cercueil, se plaignant de la lenteur qu'on apportait à remplir ce dernier devoir, et ajoutant qu'elle avait mis plus d'empressement à le faire exécuter pour ceux de ses domestiques qui avaient éprouvé le même sort; que comme on feignait de complaire à son désir, elle fit des observations sur le linge qu'on employait, sur les inégalités des plan-

port, et leur désignait les places qu'ils devaient y occuper, avec tout autant d'empressement et de joie que s'ils lui eussent réellement appartenu. Dès qu'il était instruit de la perte d'un navire, il cessait de s'en informer, mais recevait au contraire avec grande joie ceux qui arrivaient, passant ainsi la vie la plus heureuse. Il guérit de cette erreur et dit qu'il n'avait jamais eu plus de bonheur que pendant sa folie.

ches mal jointes qu'on lui destinait, et que lorsqu'elle fut guérie à force de soins et de douceur, elle ressentit un grand étonnement de se trouver vivante.

Le traitement de la mélancolie consiste à détruire une conviction fausse profondément établie; il faut alors agir en sens contraire de la tendance remarquée, mais on ne doit jamais le faire avec la moindre violence : les accès des mélancoliques sont plutôt exaspérés que diminués par les moyens brusques. Il faut se comporter avec prudence et modération en leur présence, et souvent concéder beaucoup aux mœurs des malades (*molliter suaviterque melancholici tractandi*). Les médecins savent avec quelle difficulté s'effacent les convictions fausses qui constituent cette affection : ils l'augmenteront plutôt qu'ils ne l'affaibliront s'ils n'emploient la douceur et ne mesurent leur conduite sur la nature de chaque cas particulier. Ceux qui ont recours à la rudesse et à la violence provoquent souvent d'atroces accès de manie. Aussi un grand médecin, Joh. Crato, dit-il sagement qu'on ne peut penser qu'il soit possible de guérir la folie en délirant soi-même, et que ceux-là sont plus fous que les malades, qui se servent de leur autorité pour effrayer des gens qui ont peur, et qui essaient de réprimer, par de l'opiniâtreté et de l'agitation, l'agitation et l'opiniâtreté qui sont le commencement de la maladie.

Digitized by Google

Panarolus, dans un moment où l'ardeur des études sérieuses avait produit beaucoup de mélancolies à Rome, jugea convenable de traiter ceux qui en étaient atteints, par des paroles d'espérance et de bonté beaucoup plus que par les médicaments. Sa méthode obtint un grand succès. L'action seule des conversations agréables dissipa plusieurs fois des accidents que n'auraient pu faire disparaître ni le bonnet de plomb dont Philodotus (1) chargea la tête de son malade pour lui prouver qu'il ne l'avait pas perdue, et auquel eut encore recours un autre médecin dont parle Forestus près d'un homme qui se croyait acéphale, ni la fausse tête dont parle Agricola. L'expérience de tous les jours nous apprend que la conversation et les rapports habituels exercent en bien et en mal une très-grande puissance sur les esprits. Une jeune fille mélancolique en fit tomber quatre ou cinq autres dans le même état, parce qu'elle demeurait avec elles; dès que ces dernières furent soustraites à cette vie commune, elles guérirent avec une grande facilité.

On fait beaucoup de mal par l'emploi des médicaments trop actifs ou en trop grand nombre (2), ou bien en mettant trop d'empressement et d'opiniâtreté à combattre les convictions du malade. Un homme se croit trop grand pour pouvoir passer par

(1) Aétius appelle ce médecin Philotimus, et Alexandre de Tralles lui donne le nom de Philodotus.

(2) *Medicin. septentr.*, Gen., p. 188.

Digitized by Google

aucune porte : on s'empare de lui et on lui en fait franchir plusieurs à sa grande résistance. Il crie, se plaint qu'on le mutile, appelle assassins les hommes qui fracassent ainsi ses membres, et ne tarde pas à mourir à la suite des mauvais traitements qu'il croit avoir reçus ; car il arrive souvent qu'un mal imaginaire amène un désordre réel. Jean-Antoine Lindanus (1) dit qu'il ne manque souvent à la santé des aliénés que de se croire bien portants, et que s'ils ne guérissent pas, c'est qu'ils croient toujours avoir besoin d'être traités. Manardus (2) écrit à un ami mélancolique : « Si tu le voulais, tu retrouverais facilement toute ta santé ; garde-toi de faire venir des médicaments des rivages lointains ni d'évoqner Esculape : tu as en toi ton contre-poison et personne ne peut être pour ta personne un meilleur médecin que toi-même. »

On peut voir, dit Bonet, se succéder chez le même malade des accès de mélancolie et de manie : on a vu un homme maniaque l'été, melancolique l'hiver (3), auquel on aurait pu donner le nom de maniaco-mélancolique.

Le scorbut est une complication très fréquente de la mélancolie (4).

(1) *Consil de Hemier, menstr.*, § 292.

(2) *Lib. IV, epist. med.* 5.

(3) *Medicin. septentr.* Genev., 1684, p. 188.

(4) Cette remarque avait déjà été faite par Highmore ; *Exercitat. de affect. hypoch.*, cap. I, par Rolfincius : *De partic.*

Je n'accorde rien ou *presque rien* à l'art magique, attribuant tous les événements rares et insolites à la nature et aux maladies que nous ne connaissons pas assez. Les hypochondriaques souffrent beaucoup de choses qu'ils attribuent à une cause surnaturelle : on ne manque pas alors de voir des miracles, d'accuser les démons, les magiciens; la crédulité humaine concède tant aux uns et aux autres qu'elle leur reconnaît une influence sur notre destinée.

Il est bon de mettre cette déclaration positive de Bonet en opposition avec les croyances superstitieuses de Sennert une cinquantaine d'années auparavant. Il reproduit les mêmes réflexions à l'article de la démonomanie et des enchantements, et explique par les lois de la physique et de la physiologie la présence de certains objets dans le corps humain, jusqu'à lui attribuée aux sorciers et aux fascinations.

Il rapporte l'histoire d'un maniaque guéri par la transfusion du sang, et combat à cette occasion l'édit du parlement de Paris qui proscrivit cette opération, comme cent ans auparavant il avait, dit-il, proscrit l'émétique dont plus tard il jugea convenable de permettre l'emploi.

Il considère la manie comme résultant de l'abord immodéré du sang à la tête, et l'ivresse, la colère,

corp. adfect., cap. XII, et par Charleton : *De scorbut*, cap. I.

comme produisant une sorte de manie. Il décrit l'agitation des maniaques, leur force extraordinaire, leurs insomnies, leur insensibilité à l'action du froid.

Il donne l'observation tracée jour par jour des résultats déplorables des frictions mercurielles sur un hypochondriaque. A l'ouverture du cadavre, on trouva deux ulcérations dans l'estomac. Il peint à cette occasion les suites funestes de l'emploi inconsidéré de ce médicament, la ruine des organes digestifs, l'ébranlement et la chute des dents, la destruction des gencives, les lésions du système nerveux, le tremblement, les paralysies, les convulsions, les contractures des membres, les maladies des poumons, la phthisie (1).

Baglivi conseille de ne pas négliger dans les affections cérebrales, de donner une grande attention à l'état des voies digestives. Il recommande de ne point faire sans discernement un usage constant et exclusif des purgatifs, des saignées, des applications froides et des délayants, mais de savoir au besoin recourir à l'influence des impressions morales, gaies, douces ou vives, selon la nature de chaque cas particulier.

Il loue l'immersion par surprise et fréquemment

(1) Sennert parle aussi de l'action funeste du mercure sur l'estomac, de l'haleine fétide de ceux qui sont soumis à son usage, et lui attribue quelquefois la paralysie et l'épilepsie. (Sennert, p. l. 6, p. 6, cap. XVII, et part. 4, cap. XXI.)

répétée, des malades atteints de manie ou de démence. L'expérience est loin d'avoir confirmé les avantages de ce moyen, dont Robertson, au dire de Baglivi, avait obtenu de si grands succès en Angleterre.

Il conseille les bains fréquents, une alimentation peu nourrissante, un exercice modéré, et lorsque l'affection mentale est peu avancée ou à son déclin, les voyages en pays étranger, la chasse dans des lieux agréables, sur le bord de la mer, le séjour prolongé à la campagne, l'équitation. On observe quelquefois qu'un voyage entrepris par hasard, une navigation, l'exercice de la chasse fréquemment répété, changent la constitution, Ces effets souvent fortuits, il faut savoir les imiter, et réduire en règles pratiques les leçons du hasard.

On peut retirer, dit-il, un bon effet de la musique, même de la danse, de toutes les distractions propres à charmer un esprit chagrin, et à substituer des impressions agréables à celles qui l'assiègent habituellement. Les maladies de l'intelligence naissent souvent d'une trop grande contention d'esprit, d'un genre d'activité trop uniformément sérieux et affairé sans aucun mélange de récréation et de repos. Il faut que les gens occupés, les travailleurs, fuient comme la peste une pareille manière de vivre, et fassent au contraire succéder le délassement à l'activité. C'est ce qu'avait fait Pythagore : sa distribu-

tion des heures de la journée était si parfaite, sa gymnastique si bien accommodée avec le temps du repos et du travail, que tout homme occupé ne faisait nullement souffrir ses affaires du temps qu'il donnait à l'exercice. De là, cette admirable longévité, cette salutaire et athlétique constitution, cette rareté des maladies incurables qui font aujourd'hui le désespoir de l'art (1). Les hommes affairés, ou livrés à l'étude, doivent se donner chaque jour, ainsi que le conseille Sénèque, quelques moments de relâche et de gaîté.

Dans la phrénésie, et au moment de l'acuité de toutes les maladies de l'intelligence, les saignées conviennent parfaitement; les vécicatoires font au contraire beaucoup de mal. Si on les applique pendant la fièvre, lorsque l'aridité de la langue indique l'irritation des voies digestives, on agrave les accidents, on fait quelquefois mourir les malades dans les convulsions. On les mène au contraire plus souvent à bien, si on leur ouvre la veine du front ou du bras, et qu'on leur donne des boissons délayantes. On n'a pas assez recherché quels sont le mode et la succesion des phénomènes de l'action des vésicatoires. J'ai observé, continue Baglivi, dans mes expériences sur l'injection des cantharides dans les veines, que les premiers effets se manifestent à la tête. Si l'expérience des temps

(1) Voyez Laërce, son traducteur Suidas, Porphir., Jamblich, etc., qui ont écrit la vie de Pythagore.

confirme ce résultat, il faudra en conclure qu'au moins dans un grand nombre de cas, on doit bien se garder d'employer cette substance médicamenteuse dans les affections inflammatoires et aiguës de la tête (1). On a trop oublié de nos jours les conseils d'Hippocrate, qui avait appris par une longue expérience qu'il faut souvent user avec grande réserve de l'action des médicaments. Leur usage intempestif au moment de l'accès l'augmente et fait souvent passer à l'état chronique, ou rend mortelle une affection bénigne de sa nature (2).

Ces sages réflexions de Baglivi furent long-temps négligées, et n'ont été de nouveau proclamées avec succès que plus d'un siècle après lui.

A la même époque que Baglivi, parut un homme d'un génie supérieur, qui imprima un grand mouvement à la chimie, et qui ne se rendit pas moins remarquable par ses travaux en médecine. Auteur d'une doctrine générale complète, dans laquelle il fit entrer l'explication de tous les phénomènes physiologiques et pathologiques, Stahl établit que la matière est absolument passive, que l'ame qui veille persévéramment à la conservation du corps, qui n'existe que pour y présider, ordonne les mouvements nécessaires pour prévenir sa détérioration. D'autres avant lui, et les plus anciens philosophes

(1) *De usu et abusu vesicantium* (Baglivi).
(2) *Praxeos medicæ* (Baglivi).

même avaient attribué à l'âme un pouvoir très étendu ; mais Stahl est le premier qui ait systématisé cette idée, et qui en ait fait le corps de doctrine le plus complet que puissent offrir les travaux scientifiques passés. Ses prédécesseurs avaient évidemment préparé son système : depuis un certain temps, le besoin général d'une doctrine nouvelle menaçait le Galénisme d'une chute décisive ; les prétentions successives des physiologistes chimistes et mécaniciens, avaient tour à tour ébranlé ou raffermi pour un temps les croyances de l'humorisme. Scaliger, Sennert, Descartes, Malebranche, avaient jeté le germe presque développé du Stahlianisme ; de l'archée de Vanhelmont à l'âme de Stahl, il n'y avait qu'un nom à changer. Mais si le point de départ était le même, l'application est loin d'offrir pareille analogie. Les travaux de Stahl sont immenses : loin de se contenter d'une explication unique, il s'est livré aux recherches les plus étendues et les plus ingénieuses sur toutes les inductions possibles de son système qu'il proclama le seul vrai, le seul que ne pût démentir aucune situation normale ni accidentelle, le seul capable de tranquilliser la conscience du médecin. Il n'est aucun phénomène, en effet, dont il ne prétende trouver la loi.

(1) *Theoria medica vera physiolog. et patholog. sistens.* Halæ, 1737, in-4. *Collegium casuale* (Svideritii, 1634, in-4. — *Ars sanandi cum expectatione, appositá arti curandi nudâ expectatione.* (Offenbaci, 1730, in-8.)

Les fonctions circulatoires, celles de l'appareil digestif, des sécrétions, de la génération, la veille, le sommeil, l'appétit, l'habitude, l'accroissement, la vieillesse, la mort, l'action des sens, toutes les impressions morales, tous les actes de l'intelligence, sont commentés et expliqués dans leurs phénomènes généraux, et avec toutes leurs variétés. Il en est de même de tous les cas pathologiques, des congestions, des hémorrhagies, des stases, de l'inflammation, etc., etc. L'aliénation en particulier est examinée du même point de vue et soumise à la même loi : cet état pathologique s'explique par l'influence diminuée du principe vital ou de l'ame sur la circulation, et par l'embarras qui en résulte dans les vaisseaux.

Deux considérations doivent frapper dans l'examen du système de Stahl : d'abord, il est le premier qui se soit réellement élevé au fond contre la doctrine de l'humorisme. Les prétentions de dissidence, exprimées avant lui, avaient été, malgré la violence de leur manifestation, plus apparentes que réelles ; les chimistes et les iatro-mécaniciens n'avaient fait qu'enter leurs idées sur celles du Galénisme, et redonner même, par le fait, une nouvelle vie et de nouvelles complications à l'altération des humeurs. Stahl, au contraire, attaqua de front cette théorie et en prépara la ruine (1). En second lieu, bien qu'il ne considérât qu'en sous-ordre, et

(1) On ne doit pas regarder comme analogue aux croyances

comme un effet secondaire, la stase du sang dans les organes ; c'était cependant toujours à ce phénomène qu'il s'arrêtait pour saisir ses indications thérapeutiques. Cet esprit, beaucoup plus positif qu'on ne le croirait d'abord, avait recherché, quant à l'application, ce qu'il y a de plus substantiel et de plus appréciable dans l'état pathologique (1).

Boerhaave, en 1700, répète toutes les théories humorales au milieu desquelles s'était complu Sennert (2). Lorsque les parties les plus mobiles de toute la masse du sang se dissipent et laissent les moins mobiles unies ensemble, il ne reste plus dans les vaisseaux qu'un sang noir, épais, gras et terrestre, qui y dépose plus ou moins de lie dont le vice produit la mélancolie. La cause matérielle de ce mal n'est que l'union étroite de la terre et de l'huile épaisse du sang ; et cette matière produit des effets d'au-

qui le précédaient sa théorie de la mixtion animale, c'est-à-dire de la constitution matérielle de l'homme et des animaux entièrement soumise à l'action du principe vital. Il dit formellement que c'est une erreur de croire que l'altération des humeurs est un sujet ordinaire de maladies ; que le sujet le plus général de l'état morbide est le trouble de l'idée qui préside au gouvernement de l'économie animale. (*Theoria medica vera*, pag. 454).

(1) C'est-à-dire les modifications de la circulation dans l'état morbide, et l'influence qu'on peut exercer sur cet état par l'action thérapeutique sur le système sanguin.

(2) Cette répétition non seulement de pensées, mais d'expressions, n'est pas la seule que nous remarquions dans Boerhaave. Son travail a souvent une analogie frappante avec celui de Sennert.

tant plus dangereux et plus difficiles à guérir, qu'elle a perdu une plus grande quantité de ses parties délayantes, douces, liquides, et qu'elle est plus condensée : parvenue à un grand degré de corruption, elle est d'une si grande ténacité qu'elle égale à peu près celle de la poix, et d'une acrimonie acide, brûlante, qui rougirait les métaux et ferait fermenter la terre ; ou alcaline, saline et très corrosive ; ou huileuse, putride, condition la plus funeste de toutes. Échauffée, soit par la chaleur du soleil, soit par celle du feu ou par l'action des muscles, elle devient si mobile et si active qu'elle brise, corrompt, détruit ses vaisseaux, et les change avec l'atrabile même en des vomiques putréfiées : c'est ce qu'on appelle turgescence de l'atrabile. Si cette matière parvenue à ce point se porte au cœur, et qu'elle participe d'un acide coagulant, elle fait naître des polypes dans cet organe, ou dans les poumons, ou dans l'aorte, ou les carotides, et cause la mort. Si elle monte au cerveau, elle cause l'apoplexie, la paralysie, la catalepsie, l'épilepsie, le délire, la manie.

Il est difficile d'imaginer quelle extension ont pu donner à ces absurdes théories, des esprits convaincus qui y ont appliqué toute leur activité. Ils en font le texte de divisions et de classifications sans fin ; on éprouve un véritable dégoût à voir tant de temps perdu, tant de capacité intellectuelle usée sans fruit. Ces futiles explications absorbent tout : le peu de choses positives qui restent est altéré par ces ri-

dicules croyances. On ne retrouve plus les sages préceptes hygiéniques donnés par les médecins des premiers siècles. Arétée avait conseillé de placer les aliénés dans un lieu qui ne fût ni trop chaud ni trop froid : Boherhaave veut qu'on les mette dans un lieu chaud, et qu'on leur donne des narcotiques. Ce rapide extrait peut donner une idée plus juste que celle qu'on a généralement des travaux de ce grand Boerhaave, qui acquit par eux une si immense réputation.

Nous n'y trouvons quelques considérations un peu substantielles qu'à l'article de la manie : dans cette dernière affection, dit cet auteur, les muscles ont le plus souvent une force prodigieuse, les veilles sont incroyables (1) ; on supporte l'abstinence et le froid d'une manière surprenante : la plupart des excrétions sont diminuées ou supprimées. La dissection anatomique a constamment fait voir le cerveau des maniaques, sec, dur, friable, jaune dans sa substance corticale, ses vaisseaux gonflés, variqueux, distendus par un sang noir.

Dans le dix-huitième siècle, Morgagni, esprit positif et plein d'ardeur pour l'avancement de la science, sentit toute l'importance des recherches cadavériques, et apprit à les bien faire. Il reconnut que le sepulcretum de Bonet, conçu dans une excellente direction, était cependant à recommencer,

(1) Sennert rapporte l'observation d'un maniaque qui passa quatorze mois sans dormir.

et il donna à la fin de sa longue carrière, en 1762, son ouvrage *de sedibus et causis morborum.*

Il y blâme le désir prématuré de tout expliquer avant d'avoir collecté assez d'éléments de certitude, et reproche aux auteurs passés d'avoir souvent mieux aimé inventer des explications que de rester dans le doute.

Ce qui doit, dit-il, rendre difficiles les recherches sur la cause et le siége de la folie, et augmenter l'attention qu'elles exigent, c'est que l'un et l'autre peuvent varier selon la différence des circonstances, selon la diversité des individus, la partie du cerveau lésée, l'état de ce viscère, soit constitutionnel, soit dû à des modifications accidentelles, et une foule d'autres particularités isolées ou réunies.

Un résultat a constamment frappé Morgagni dans ses observations cadavériques touchant l'aliénation, c'est l'endurcissement du cerveau; mais dans la crainte qu'on ne se hâtât d'accorder trop promptement créance à cette modification organique, il s'est empressé de dire qu'elle a aussi été quelquefois remarquée chez des sujets sains, et qu'il faut attendre que de plus longues recherches en aient établi la valeur. Cette remarque et celle de l'endurcissement et de l'épaississement des méninges également constatés par Morgagni, l'avaient déjà été par Baglivi, Littre, Geoffroy, Heer, Lancisi et Santorini.

C'est à Bonet et à Morgagni que la science doit dans les temps modernes une partie de la précision à laquelle elle est arrivée. Le dernier surtout de ces deux grands hommes lui a ouvert une voie nouvelle en habituant à rechercher toujours à chaque cause son effet. De cette constatation des lésions morbides, devait bientôt naître la ruine des forces et des maladies vitales, et cette doctrine générale positive que là où il y a des résultats matériels il faut au moins des causes de même nature; qu'il n'y a pas de fonctions sans appareils, peu de désordres fonctionnels sans altération d'organes.

Toutefois cet homme si fécond pour l'avenir n'avait pu lui-même encore faire justice des erreurs qui l'avaient précédé. Dominé, comme ses devanciers, par la croyance de quelque chose dans l'économie, d'une force maligne, d'un virus dont il fallait favoriser l'évacuation pour guérir la maladie, il se livre à la recherche des moyens les plus propres à remplir cette indication dans la manie et la mélancolie; sous l'influence des mêmes idées, il conclut de ce qu'un exutoire suppure promptement, que le corps est surchargé d'humeurs dont on ne saurait trop favoriser l'évacuation. L'impulsion donnée par lui ne devait produire que plus tard tous ses résultats.

Il montre toute la réserve de son esprit à l'égard de la distinction des différentes sortes d'aliénation. Vous verrez des médecins, dit-il, ne pas savoir s'ils

doivent appeler mélancolique ou maniaque le même malade, chez lequel il y aura eu de temps en temps des alternatives de taciturnité et de crainte, de loquacité et d'audace. C'est qu'en effet ces deux formes de délire se succèdent parfois ou alternent. Si on s'informe de celui qu'ont éprouvé certains malades, on reçoit très souvent des réponses équivoques, quelquefois contradictoires, et qui néanmoins peuvent être vraies.

Morgagni combat le précepte de Celse de violenter et de frapper les aliénés, et loue Valsalva, qu'il a vu, au milieu de ces sortes de malades, recommander de ne les attacher que dans les occasions indispensables, qu'avec les plus grandes précautions, et en mettant entre les liens et le corps des linges mous et épais. Ce même Valsalva, ajoute-t-il, employait un très petit nombre de médicaments, et les plus simples. Les moyens les plus faciles font souvent ce que ne peuvent opérer les plus violents. L'influence des voyages sous la direction d'un médecin raisonnable, les bains, le temps seul, sont quelquefois les meilleurs agents thérapeutiques de l'aliénation.

Peu d'années après Morgagni, Lieutaud, dans son *Synopsis de médecine pratique*, fixe l'attention sur les tintements d'oreilles et les douleurs gravatives de tête qu'éprouvent les mélancoliques; sur leurs palpitations, le sentiment de constriction qui les tourmente, l'interruption des battements de

l'aorte abdominale, du tronc cœliaque ou des artères mésentériques supérieures (1). La plupart d'entre eux, dit-il, ne délirent que sur un seul point. On considère comme une variété de cette affection la nostalgie ou maladie du pays. La mélancolie est tantôt héréditaire et tantôt entièrement due à une cause accidentelle. Les recherches cadavériques sont peu satisfaisantes. Le crâne enlevé, on trouve les vaisseaux qui rampent autour du cerveau remplis d'un sang noirâtre et épais, différentes parties de cet organe lui-même pleines de sérosité, les plexus choroïdes enduits de mucosités, la glande pinéale augmentée de volume; le cœur a quelquefois été trouvé complétement vide, d'autres fois rempli de concrétions polypeuses ou bien de sang liquide, mais comme plein de lie.

L'abus des moyens médicamentaux fait souvent un très grand mal. Les saignées, les délayants, l'eau simple en grande quantité, le lait d'ânesse, de chèvre, le petit lait, les eaux minérales froides, les bains, les applications réfrigérantes, composent les agents le plus généralement applicables. Mais au-dessus de tous ces agents thérapeutiques s'élève l'importance d'une manière de vivre convenable et régulière. Le régime alimentaire et les distractions exercent en effet une grande puissance sur les ma-

(1) *Synopsis universa praxeos medicæ*. Amstelodami, 1765, p. 145.

ladies. Les narrations, la promenade, l'équitation, un peu de temps après le repas, favorisent chez eux l'action digestive.

La manie n'est très souvent qu'un accroissement de la mélancolie. Une organisation particulière, celle, par exemple, des gens chez lesquels on remarque l'aptitude intellectuelle connue sous le nom de bel-esprit, mais avant tout l'hérédité, constituent des prédispositions à la manie. Les maniaques se font remarquer par leur force prodigieuse, et supportent admirablement la faim et les veilles. Les exemples de guérison de manies récentes sont nombreux : cette affection lorsqu'elle est ancienne se guérit au contraire rarement. Elle se juge fréquemment par des hémorrhagies, un flux mensuel abondant, des hémorrhoïdes, de la diarrhée ou une fièvre intermittente. Les malades guéris conservent ordinairement beaucoup de chagrin et même de honte de leur état passé : ils osent à peine se montrer en public, et sont souvent poursuivis par la crainte des rechutes.

A l'ouverture des cadavres on trouve le cerveau ferme, sec, comme élastique et retenu avec peine dans sa boîte osseuse, les vaisseaux gorgés d'un sang noir ; quelquefois de la sérosité épanchée ; une hydatide ou un grand nombre d'hydatides se font parfois remarquer au plexus choroïde variqueux. La méninge peut être épaissie et calleuse, la faulx du cerveau presque ossifiée, le cervelet ramolli. Lieutaud ajoute *qu'on peut trouver*

aussi des vers dans les sinus frontaux et dans la substance même du cerveau. Les os du crâne sont quelquefois singulièrement épaissis, leurs sutures effacées. On a vu la vésicule du fiel remplie de bile verte et glutineuse.

C'est dans le cas de manie aiguë que les émissions sanguines conviennent éminemment au bras, au pied ou à la tête. L'artériotomie, très usitée chez les anciens, délaissée chez nous, a pourtant produit plus d'une fois de prompts et salutaires résultats, non seulement dans la manie, mais dans la phrénésie et les fortes céphalalgies. Les sangsues au front et au siége peuvent être aussi utilement employées. On ne doit pas négliger de rappeler le flux mensuel et hémorrhoïdaire.

Les préparations opiacées, les narcotiques en général produisent rarement un bon effet et exaspèrent communément la maladie : des calmants d'une autre sorte doivent leur être préférés, tels que les fleurs de nymphœa, de violettes. On a retiré de bons effets du camphre. Le sucre de saturne, employé pour calmer la fureur, doit être proscrit de toute clinique raisonnable. Quant à ce qui regarde l'ellébore tant vanté autrefois, il faut savoir que celui que nous avons n'est point du tout la plante à larges feuilles, à tige élevée et à fleurs pourprées, dont parle Hippocrate : cette plante est orientale. Notre faux ellébore doit être rejeté comme sans action utile ; mais au reste je ne suis guère disposé

à avoir plus de foi dans celui des anciens. Les bains froids, l'arrosement de la tête, les demi-bains peuvent être utiles. On a loué les bains par surprise, dans la mer principalement, la *castration*, le trépan, la cautérisation de l'occiput par le fer rouge. On a vu, après une foule de moyens sans effet, la manie céder à un accès de terreur. Ces phénomènes, en dehors des lois communes, ne sont pas simplement curieux; ils peuvent être de quelque utilité pour le traitement de certaines manies : cette application est d'une grande difficulté, mais n'est pas toujours impossible.

Stoll reproduit les mêmes idées que les anciens sur la bile, dont le génie versatile (1) cause chez les uns des phrénésies cruelles, chez les autres des léthargies et des apoplexies. Le meilleur remède pour toutes les maladies de la tête, qui dérivent de la même source, est le purgatif qui entraîne la bile. Toutefois, cédant à l'influence d'une marche plus positive, Stoll ouvrait tous ses malades, et dans tous les cas de phrénésie qu'il rapporte, il trouva des altérations matérielles, soit dans les ventricules, soit entre les membranes.

A la fin du dix-huitième siècle, Cullen réunit tous ses efforts pour imprimer une bonne direction aux travaux sur l'aliénation. Il est convaincu que le seul moyen d'y parvenir est de découvrir la

(1) *Méd. prat.*, tom II, p. 132.

cause prochaine de cette maladie, et toutes ses recherches tendent vers ce but. L'importance de ses nobles efforts, et l'immense influence qu'ils ont exercée sur notre siècle, nous forcent de donner quelque attention à ses idées principales.

Il est très difficile, dit-il (1), de déterminer les états différents de l'action cérébrale, et les médecins regardent communément cet objet comme tellement obscur qu'ils désespèrent d'en avoir quelque connaissance. Mais ce désespoir absolu et la négligence qu'il inspire sont très blâmables, et je vais tenter de faire cesser cette immobilité, dans l'espéranceque quelques pas faits dans les recherches de ce genre, avec une certaine assurance, nous mettront à même d'aller plus loin.

Le délire est caractérisé par un jugement faux ou erroné de la part d'une personne qui veille, sur les rapports d'objets qui se rencontrent le plus fréquemment dans le cours de la vie, et sur lesquels tous les hommes portent le même jugement : le délire est évident surtout quand ce jugement est fort différent de celui que la même personne avait coutume de porter. Le délire fébrile diffère de celui de la manie. Dans les maladies inflammatoires la force des fonctions circulatoires et respiratoires est considérablement augmentée, celle des fonctions céré-

(2) Cullen : *Des dérangements des fonctions intellectuelles, de la mélancolie.*

bralcs peu changée ; mais au contraire dans la manie, les fonctions animales qui dépendent toujours du cerveau, sont vivement exagérées sans que l'action du cœur soit modifiée. De là naît la facile conclusion de la présence d'un autre agent que le sang pour produire l'excitation cérébrale, agent qui manifeste quelquefois ses effets par le développement d'une force prodigieuse chez des personnes habituellement faibles et délicates, qu'on peut voir alors rester inébranlables aux impressions ordinaires. Il y a chez elles un état violent du cerveau, semblable à celui qui accompagne tous les degrés de colère : ces malades résistent communément à l'action de l'opium.

Sans doute les changements qu'éprouve le mouvement du sang dans les vaisseaux du cerveau affectent les opérations de l'entendement ; mais les médecins qui ont recherché les causes des différents états de nos fonctions intellectuelles, n'ont guère considéré que ce phénomène seul, n'ont fixé leur attention que sur les mouvements ou les conditions de ce fluide : les opérations intellectuelles s'exercent cependant et même varient souvent sans qu'on puisse apercevoir aucune différence dans l'action de la circulation. Il est très-probable que l'état des fonctions de l'intelligence dépend de la présence et des conditions de ce qu'on appelle la puissance nerveuse, ou, comme nous le supposons, d'un fluide subtil très mobile renfermé ou adhérent, d'une

manière inconnue, dans chaque partie de la substance médullaire du cerveau et des nerfs, et se portant chez l'homme jouissant d'une bonne santé, d'une partie quelconque du système nerveux à une autre. On a des preuves très évidentes que cet agent se rend fréquemment des extrémités sentantes des nerfs vers le cerveau, et qu'il produit une sensation ; il est également prouvé que la puissance nerveuse se porte du cerveau dans les muscles ou dans les organes du mouvement, en conséquence de la volition. Or, comme la sensation détermine l'entendement, que la volition est l'effet de cette opération, et qu'en outre le rapport qui existe entre la sensation et la volition se fait toujours par le cerveau et l'acte de l'entendement, on ne peut guère douter que ce dernier acte ne dépende de certains mouvements qui ont lieu dans le cerveau, et des différentes modifications de ces mêmes mouvements. On ne sait rien encore sur tous ces phénomènes. On n'a pu constater qu'une partie quelconque du cerveau fût plus intéressée que toute autre dans l'acte de l'entendement ; on ignore la part que les différentes parties de cet organe prennent à cette opération : nos connaissances étant aussi bornées, il doit être très difficile de découvrir les conditions du cerveau qui peuvent donner lieu aux différents états de nos fonctions intellectuelles. Ces considérations sur l'état physiologique doivent précéder l'examen du dérangement des fonctions de l'intelligence. Bien que chaque por-

Digitized by Google

tion du cerveau ait probablement son attribution particulière, il faut cependant qu'il puisse agir d'ensemble pour que le jugement soit parfait. Chez le plus grand nombre des hommes, les idées que conserve la mémoire relativement à la plupart des affaires de la vie commune se réunissent de la même manière; toute association extraordinaire de ces mêmes idées chez un individu doit l'empêcher de porter, comme de coutume, son jugement sur les rapports des objets. Ce genre de lésion consiste dans l'interruption ou l'altération des opérations ordinaires de la mémoire, qui est la base commune et nécessaire de l'exercice du jugement.

La puissance nerveuse jouit en différentes circonstances de plus ou moins de force et de mobilité, par exemple, dans la veille ou le sommeil, ou dans les états intermédiaires de ces deux situations physiologiques. Au moment qui précède le sommeil complet et le réveil parfait, les idées ont une incertitude et une imperfection remarquables. Ces fausses perceptions, ces associations d'idées confuses, ces jugements erronés ne trouvent-ils pas leur cause dans l'inégalité d'excitement du cerveau, dans le réveil inégal de ses différentes parties? Le raisonnement et les opérations de l'entendement ne peuvent jamais avoir lieu que si l'on se rappelle avec ordre et exactitude les idées qui doivent être associées, en sorte que si une partie du cerveau n'est pas mise en action, le souvenir ne peut se faire convenablement,

et que si d'autres parties de cet organe sont plus vivement excitées ou plus faciles à émouvoir, elles produiront des perceptions et des associations d'idées fausses, de faux jugements. Dans le sommeil, la différence dans le degré de repos des différentes portions du cerveau produit les rêves. L'état de folie n'est que le prolongement d'une pareille manière d'être: dans le premier cas, la cause étant toute passagère est facilement dissipée, dans le second, au contraire, elle est persistante et déjà productrice de désordres plus ou moins considérables. Plusieurs organes ont une excitation momentanée très prononcée au moment de leur plus grande activité de fonction, l'estomac, par exemple, le cerveau. Cette augmentation d'activité est plus ou moins prolongée: dans l'état normal elle n'a aucun danger et laisse bientôt l'organe qui en est le siége redescendre à un degré moindre de vitalité. Mais un accident peut la porter au-delà de ses limites ordinaires, lui donner trop de durée, la rendre permanente ou la soumettre à de trop fréquents retours: c'est ainsi qu'une passion violente imprimant un trop vif excitement au cerveau peut déterminer la manie. L'exercice commun de notre jugement paraît dépendre non seulement de l'ordre et de la succession de nos idées, mais même de la force et de la rapidité avec lesquelles elles se succèdent. Tout degré de violence et de précipitation dans nos idées y excite de la confu-

sion et quelquefois une manie momentanée. Une violente colère est quelquefois très voisine de cet état, et jette l'intelligence dans le plus grand désordre. Une application trop vive peut exciter assez profondément le cerveau pour priver pendant long-temps du sommeil : il n'est personne qui n'ait éprouvé une grande difficulté à s'endormir après le travail du soir, ou une conversation animée, ou bien encore un spectacle qui a causé de fortes impressions. Un commerçant, après avoir travaillé six heures de suite au calcul, resta soixante-douze heures sans dormir, ce qui était un état maladif et eût pu devenir un commencement d'aliénation.

Après avoir ainsi suivi cette voie d'investigation, Cullen établit les avantages des recherches anatomiques, et fait remarquer qu'on trouve fréquemment des changements dans l'état du cerveau des aliénés. Il se plaint, du reste, qu'on n'ait pas assez examiné les altérations relatives des diverses portions de l'encéphale, et soupçonne que les lésions de chacune de ses parties correspondent à autant de nuances particulières de ses affections. Après d'utiles recherches sur la cause de la folie, dit-il, il serait à désirer qu'on pût baser sur la connaissance des causes prochaines de cette maladie, la distinction de ses diverses espèces, suivant qu'elles dépendent de l'état différent et des circonstances particulières où se trouve le cerveau, afin d'établir une méthode

curative exacte et qui reposât sur des connaissances certaines. On est, en attendant, forcé de s'en tenir aux distinctions simples des anciens, bien préférables aux divisions inutiles et bizarres faites par Sauvage, Sagar et Vogel.

Quant au traitement, il est possible de tracer quelques régles de conduite qui seraient d'une utile application. Il est nécessaire de modérer la colère et la violence des fous; mais il faut le faire de la manière la moins gênante pour eux, et *une chemise étroite* atteint mieux le but qu'on se propose que tous les moyens imaginés jusqu'à présent. *Il faut laisser les malades aller et venir à leur gré*, les soustraire à la vue des personnes et des objets qu'ils voyaient habituellement, comme leur rappelant plus facilement les anciennes idées, et leurs associations accoutumées. On doit chercher à agir sur leur esprit par la crainte, les punitions, les récompenses (1). Parmi les agents physiques, la saignée est un moyen très-puissant, le premier de tous, le plus fréquemment utile. Mon défaut d'expérience ne me permet pas de juger si les vomitifs ne peuvent pas nuire en poussant le sang avec trop de force dans les vaisseaux du cerveau. Le froid est souvent salutaire; l'action de l'eau chaude peut l'être aux extrémités inférieures, pendant qu'on

(1) Cullen pense qu'on peut quelquefois, mais fort rarement, retirer un bon effet des punitions corporelles.

verse de l'eau froide sur la tête et sur les parties supérieures ; je n'ai aucune expérience sur cette pratique, mais j'ai observé que les bains chauds à la manière dont on en fait communément usage, sont plus nuisibles qu'utiles aux maniaques, en raison de la raréfaction du sang à laquelle ils donnent lieu. On a guéri des maniaques en les astreignant à un travail constant et même rude. L'attention forcée qu'exige la direction de quelque exercice que ce soit du corps est un moyen très-sûr de détourner l'esprit d'une suite quelconque d'idées.

Il est de la plus haute importance de distinguer la constitution des aliénés. Les hommes sanguins deviennent souvent maniaques ; les bilieux deviennent plus souvent mélancoliques. Mais la manie doit être regardée comme différente chez les uns ou chez les autres, le traitement comme également différent. Les sanguins guérissent plus fréquemment et plus parfaitement que les mélancoliques.

Aucun auteur ne nous paraît avoir mieux envisagé l'aliénation que Cullen, et surtout avoir cherché à imprimer à cette partie de la science une direction plus favorable à ses progrès. Ainsi que nous l'avons vu, les sages conseils donnés par les médecins de l'antiquité sur les fâcheux effets des moyens violents de répression étaient méconnus depuis bien des siècles. Cullen est le premier médecin moderne qui ait nettement conseillé de conserver aux aliénés la plus grande liberté possible, et on ne

peut douter que les sages réflexions du médecin écossais, médité et traduit par Pinel (1), n'aient exercé une grande et heureuse influence sur les généreux efforts de ce dernier.

(1) *Institutions de médecine pratique*, Paris, 1785, 2 vol. in-8.

Digitized by Google

CHAPITRE TROISIEME.

La gloire d'opérer une réforme complète dans le traitement de la folie était réservée à un médecin français. Quand Pinel dirigea sa haute intelligence vers l'étude des aliénés, ils étaient tous en proie aux plus indignes violences; ses travaux eurent un double but et préparèrent une double conquête. Doué d'un esprit lumineux et juste, aussi bien que d'un cœur compâtissant et dévoué, il comprit du premier coup-d'œil qu'il fallait aux lésions de la pensée un traitement moral et qu'il n'y avait pas de traitement moral possible sans la suppression des violences corporelles. Laissons le parler (1):

« La surveillance, l'ordre régulier du service, une sorte d'harmonie entre tous les objets de salubrité et l'heureuse application des remèdes moraux constituent bien plus proprement le vrai savoir que l'art recherché de faire des formules élégantes. Le médecin peut-il rester étranger à l'histoire des passions humaines, puisque ce sont là les causes les plus fréquentes de l'aliénation de l'esprit? et dès lors ne doit-il point étudier la vie des hommes les plus célèbres par l'ambition de la gloire, les découvertes dans les sciences, l'enthousiasme des beaux-arts, les

(1) *Traité médico-philosophique sur l'aliénation mentale*, 2e édition, Paris, 1809, in-8.

austérités d'une vie solitaire, les écarts d'un amour malheureux? Pourra-t-il se rendre un compte sévère des faits sans nombre qui se passeront sous ses yeux, s'il se traîne servilement sur des routes battues et s'il est également dépourvu d'un jugement solide et d'un désir ardent de s'instruire. L'histoire de la manie n'est-elle point liée avec toutes les erreurs et les illusions d'une crédulité ignorante, les miracles, les prétendues possessions du démon, la divination, les oracles, les sortilèges? Rousseau, dans un accès d'humeur caustique, invoque la médecine, et lui dit de venir sans le médecin; il eût bien mieux servi l'humanité s'il eût fait tonner sa voix éloquente contre l'impéritie présomptueuse et en appelant le vrai talent à l'étude de la science qu'il importe le plus d'approfondir et de bien connaître.

« L'exercice de la médecine dans l'hospice de Bicêtre m'a fait vivement sentir la nécessité de faire faire quelques progrès à la doctrine de l'aliénation mentale. Des visites fréquentes, quelquefois pendant plusieurs heures du jour, m'aidèrent à me familiariser avec les écarts, les vociférations et les extravagances des maniaques les plus violents. Tout était propre à tourner presque exclusivement mes vues vers le traitement moral pour suppléer aux autres désavantages du local et de la disposition de l'hospice : des loges semblables à des repairesd'animaux, la privation totale des bains malgré mes demandes réitérées; nul endroit spacieux et ombragé pour li-

vrer les aliénés aux travaux de la culture ou à des exercices variés; impossibilité de les distribuer en diverses classes en les isolant, suivant les variétés et l'intensité de la manie.

L'usage des chaînes de fer pour contenir un grand nombre d'aliénés était encore dans toute sa vigueur, et comment distinguer alors l'exaspération qui en était la suite, des symptômes propres à la maladie? »

Telle était la situation des fous, tels furent les sentiments, la promptitude à reconnaître le mal et la ferme volonté de le combattre qui pénétrèrent Pinel et le soutinrent constamment dans sa tâche laborieuse. Le progrès qu'il sut imprimer à l'étude de l'aliénation fut dû à sa seule et propre force, et on aime à voir avec quelle modestie touchante il il fait l'évaluation de son œuvre. Uniquement occupé des bienfaits qui doivent en résulter pour son pays, et nullement de la moindre pensée d'orgueil individuel, attribuant à l'homme dévoué (1) qui le secondait dans ses travaux la plus grande part du succès, il craint qu'on ne lui accorde à lui-même au-delà de son mérite, et ne paraît embarrassé que de ce qui excite chez les autres une si ardente convoitise.

« Le traitement moral de la manie, dit-il, est une des parties les plus importantes, et jusqu'ici les moins avancées de la médecine d'observation, et je cr is pouvoir revendiquer en faveur de la France

(1) M. Pussin, surveillant de Bicêtre.

un bjet dont on fait un honneur presque exclusif à l'Angleterre. Un concours heureux de circonstances a amené ce résultat : d'un côté, les principes les plus purs de philantropie du citoyen Pussin, une assiduité infatigable dans sa surveillance, des connaissances acquises par une expérience réfléchie, une fermeté inébranlable, un courage raisonné et soutenu par des qualités physiques les plus propres à imposer. D'un autre côté, pénétré moi-même de l'insuffisance des lumières qu'on peut puiser dans les livres sur le traitement de la manie, avide de m'instruire par l'examen attentif, et le rapprochement des faits, et oubliant profondément qu'un bonnet de docteur eût affublé ma tête, je mettais à profit le spectacle d'un grand rassemblement d'insensés soumis à un ordre régulier, les scènes mobiles et quelquefois bizarres que leur délire fait naître, l'habileté du surveillant à régulariser tous ces mouvements et à rétablir, dans des cas fréquents, une raison aliénée, par les seules voies de la douceur ou d'une répression énergique mais sage et humaine. Les lois constantes de l'économie animale, considérées dans la manie comme dans d'autres maladies, me frappaient d'admiration par leur uniformité, et je voyais les ressources inattendues de la nature livrée à elle-même ou sagement dirigée, ce qui me rendait de plus en plus sobre sur l'usage des médicaments que je finis par ne plus employer que lorsque l'insuffisance des remèdes moraux m'était prouvée

Hommage nouveau rendu à cette maxime si sage et si profonde du docteur Grant : « qu'on ne peut guérir les maladies par les secours de l'art, si on ne connaît auparavant leurs terminaisons lorsqu'elles sont abandonnées aux seuls efforts de la nature. »

Quant au mérite de briser les fers qui chargeaient les membres des aliénés, de supprimer les châtiments corporels, la peine du fouet, qui transformaient leurs tristes demeures en un lieu de torture, de faire pénétrer l'air et le jour dans leurs cellules, sans doute, il faut reconnaître ce qui doit en revenir à l'esprit d'émancipation et de réforme de notre révolution française; mais c'est là encore que le caractère de Pinel s'éleva à toute la hauteur de son intelligence. Il fut l'un des ressorts du mouvement social qui travaillait la société tout entière. Il sut conseiller le bien pour le faire exécuter par d'autres et l'exécuter à son tour dès qu'on le lui faisait apercevoir. Voici en quels termes s'échappe le sentiment qu'il avait de son époque et le tribut qu'il aimait à lui payer : « un ouvrage de médecine, publié en France à la fin du dix-huitième siècle, doit avoir un autre caractère que s'il avait été écrit à une époque antérieure ; un certain essor dans les idées, une liberté sage et l'esprit d'ordre et de recherches qui règne dans toutes les parties de l'histoire naturelle doivent le distinguer. Ce ne sont plus des vues particulières ou les écarts d'une imagination ardente qui doivent l'avoir dicté : c'est une

philantropie franche et pure ou plutôt le désir sincère de concourir à l'utilité publique. »

Les deux titres immortels de Pinel à la reconnaissance de la postérité sont : l'importance accordée par lui au traitement moral des aliénés et la part qu'il a prise à l'abolition des violences dont ils étaient l'objet.

Georget, son élève et celui de M. Esquirol, fut enlevé à la science à l'âge de 33 ans, après y avoir marqué sa place par ses travaux sur le système nerveux et par ses discussions médico-légales sur la monomanie homicide. Les mémoires qu'il a publiés sur plusieurs procès criminels ont encore un grand poids dans l'importante question de la liberté morale.

Cette revue historique, qui ne doit, pour être fidèle à son titre, relater que les travaux des hommes qui ne vivent plus, serait incomplète si l'on n'y parlait de deux esprits novateurs qui ont obtenu et mérité de nos jours l'attention et les hommages du monde savant.

Un exposé des idées anatomiques et physiologiques de Gall serait loin d'avoir ici la même utilité que l'examen des travaux anciens. Ces derniers étaient oubliés ; tous les hommes voués à l'étude des sciences naturelles connaissent ceux de Gall sur l'origine des nerfs et de l'encéphale, sur l'importance relative de la substance grise et de la substance blanche, sur le déplissement des circonvolutions cérébrales, enfin sur la localisation dans le

cerveau et dans ses différentes parties, de toutes les facultés intellectuelles et instinctives.

Gall, médecin allemand, venu à Paris en 1808, y fut d'abord en butte aux sarcasmes des Fréron de la littérature impériale; mais ses idées, répandues avec l'autorité d'un long savoir et d'une haute intelligence, ne tardèrent pas à être plus sérieusement examinées. Elles intéressaient et remuaient tout le monde moral. Il n'est pas jusqu'à la conscience qui n'ait craint un moment de ployer sous l'inflexible loi des facultés organiques. Toutefois cette crainte ne fut pas de longue durée. Gall imprima à l'anatomie du cerveau, à l'étude des formes et à la recherche des phénomènes matériels une activité prodigieuse; mais la philosophie a conservé son autorité; la législation, l'éducation, les mœurs, le sentiment religieux n'ont reçu aucune atteinte des travaux de Gall ni de ceux de son disciple Spurzheim. Les travaux de ces anatomistes resteront comme un des plus dignes monuments élevés à la science; mais leur système phrénologique avancera peu les grandes questions dont ils avaient annoncé la solution.

Broussais appartient à la même école. Ses travaux ont été poursuivis dans la même voie. Personne n'a oublié quelle rumeur causa en 1816 ce génie novateur. A cette époque le traitement de toutes les affections estimées les plus fréquentes, de presque toutes les fièvres dites bilieuses, putrides, était aussi uniformément tracé et suivi jour par jour

que l'est le traitement empirique de la Charité pour la colique de plomb : un vomitif était administré, au début, à tous les malades présentant une langue blanche, puis un purgatif bientôt suivi de préparations toniques. Si la langue se desséchait et se couvrait d'un enduit noirâtre, les médicaments excitants étaient donnés à plus haute dose. Tel venait d'être le traitement de l'épidémie meurtrière qui avait désolé les débris de l'armée française, toutes les populations des bords du Rhin et d'une partie de l'intérieur de notre pays. Broussais attribua au traitement les progrès du mal. L'estomac d'abord irrité, dit-il, ne tarde pas à le devenir davantage par l'action médicamenteuse qui le fait vomir et sous l'influence des vomissements eux-mêmes; les purgatifs mis en usage propagent l'irritation morbide sur toute la longueur du tube digestif; les excitants de toute espèce ne font qu'accroître les symptômes locaux ou les communiquer au système nerveux. Cette faiblesse apparente, cette prostration qu'on cherche à relever par les médicaments toniques, n'est qu'extérieure ; elle n'est que le résultat du refoulement de toutes les forces au dedans vers les organes malades, et c'est sur ces tissus gorgés de sang et de sensibilité, dévorés par un excès de vie, déjà désorganisés quelquefois par le progrès du mal qu'on porte les substances les plus propres à favoriser l'accroissement de ces phénomènes.

Un pareil langage ne pouvait manquer d'exciter une grande attention. La question était trop grave, les intérêts qui s'y rattachaient trop importants pour qu'aucun médecin restât étranger à ce procès; car il ne s'agissait de rien moins que de savoir si la médecine, comme elle se faisait, n'était point plus meurtrière que guérissante.

Les phénomènes morbides, au lieu d'être considérés comme un état tout particulier, comme une exception complètement en dehors des phénomènes habituels de l'organisme, étaient présentés comme une simple modification de leurs lois physiologiques. Un organe qui devient malade était comparé à un organe monté à un trop haut degré d'activité. La différence ne consistait que dans l'intensité. L'action morbide de tous les viscères était expliquée et démontrée par ce qui se passe sur les parties de l'organisme accessibles à la vue et au toucher. Une membrane muqueuse rougissait et se tuméfiait comme la peau lorsqu'elle est le siége d'un érysipèle : la médecine, si long-temps qualifiée du nom de science conjecturale, revêtait, si ces assertions étaient fondées, la précision et la certitude de la chirurgie. Tout était simple, tout paraissait clair dans cet exposé et dans toutes ses conséquences.

En 1828, Broussais appliqua sa doctrine de l'irritation à l'examen de la folie, et après avoir fait une si rude guerre à Pinel, dans l'examen des affections gastriques, il le poursuivit avec la même véhémence

jusque dans le domaine où l'ancien médecin de Bicêtre avait conquis sa principale gloire. On a eu raison de réimprimer récemment le livre de Broussais sur l'irritation et la folie (1); car c'est là surtout que son intelligence et son savoir se sont montrés dans toute leur puissance; c'est là que ce chef contemporain de l'école matérialiste a donné à son talent son véritable essor, à l'expression de sa pensée sa brûlante énergie. Des hommes de cette taille honorent toujours la cause qu'ils défendent; car ils la défendent avec conscience, et tout noble et généreux effort, en quelque sens qu'il se fasse, pousse au bien et prépare tôt ou tard le triomphe de la vérité.

Broussais, malgré le combat à outrance qu'il livra à Pinel et à tous ceux qui voient dans la folie un phénomène nerveux, écrivit ces lignes dans son livre sur cette maladie :

« Les maniaques peuvent rester long-temps sans sommeil, sans aliment, sans sentir l'impression du froid, vociférant et blasphémant jour et nuit, faisant effort pour briser leurs liens, et toujours très-dangereux s'il leur arrive d'y réussir. On ne saurait expliquer comment la vie peut tenir à une dépense d'innervation cérébrale et musculaire comme celle qui se fait parfois durant deux, trois, quatre mois de suite, quelquefois même durant plus d'un an

(1) *De l'irritation et de la folie*, 2e édition augmentée, Paris 1839, 2 vol. in-8.

chez ces malheureux. On en voit qui, bien qu'exténués par deux et trois mois d'abstinence volontaire, jouissent encore d'une force musculaire correspondante à la fureur qui les transporte. C'est, *à nos yeux*, la plus étonnante de toutes les manies, à cause de l'immense déperdition de force nerveuse, ce qui suppose une réparation dont la source n'est pas appréciable. Comment concevoir qu'une femme grêle et qui ne prend rien de substantiel, puisse rester plusieurs semaines à demi-nue, dans le cœur de l'hiver, avec une faible impulsion du sang vers la peau, le pouls étant petit et concentré, sans contracter des rhumes ou des douleurs rhumatismales? C'est pourtant ce qu'on observe et ce qui ne peut être attribué qu'à une exaltation de la force nerveuse dont nous n'avons point l'explication première. »

Broussais a raison de s'étonner, car ni la doctrine de l'irritation, ni aucune autre ne peuvent fournir l'explication matérielle de ces faits produits sans cause apparente. Une mystérieuse puissance, inaccessible à toute analyse, à toute recherche humaine se révèle jusque dans les phénomènes les plus vulgaires au premier aspect, et de quelque volonté que puisse s'armer l'observateur, quelqu'assuré qu'il soit contre l'erreur et contre le merveilleux, si sa main, quand elle tient le scalpel ou la balance, doit toujours être ferme, il faut bien que l'œil qui la suit s'abaisse quelquefois respectueusement devant des secrets impénétrables.

La doctrine de l'irritation est loin d'être une loi; mais, proclamée à une époque moins laborieuse et moins exigeante que la nôtre, elle eût un plus long règne que l'humorisme dont la domination s'est maintenue quinze cents ans. Quelles que soient aujourd'hui les contradictions que reçoit cette doctrine, Broussais a eu la gloire de produire une révolution dans l'examen et dans le traitement des maladies, de faire sentir dans toute sa valeur l'importance du régime alimentaire et d'assigner aux affections intestinales la place qu'elles méritent d'occuper en pathologie (1). Ailleurs, dans le do-

(1) Arétée, au premier siècle de l'ère chrétienne, avait tracé, sans indication de traitement, il est vrai, dans le chapitre *de stomachi affectibus*, une description admirable de la gastro-entérite, et cette maladie n'est pas même indiquée dans les premières éditions de la nosographie de Pinel. La gastrite n'est mentionnée dans les éditions suivantes que comme suite de l'empoisonnement.

« *Cùm stomachus ægrotat, escas odit et abominatur, non modò cùm offeruntur, verùm etiam si non in conspectum dentur sed eas memoria repetat; aut anxietate, aut madore stomachi aut ejus ostioli dolore perciti, et salivam effundunt quidam et vomitibus lancinantur, corpusque simul ab his vexatur. Quod si ventriculus istorum vacuus est, dolorem quàm cibi sumptionem faciliùs tolerat. Sin autem interdum ad alimentum capiendum accedere cogitur, id multò pejus est....*, etc. » Arétée, éd. de Lausanne, 1772.

Il est bien digne de remarque qu'une maladie si fréquente, décrite avec tant de fidélité et de chaleur par un auteur du premier siècle, ait pu être ensuite méconnue et mise en oubli pen-

maine de la philosophie, il a exercé par son esprit positif, ami des faits, par son goût exclusif pour les phénomènes matériels, une active influence sur la direction à laquelle il s'était voué. Cette école a été utile, et l'on doit se bien garder, parce que l'esprit avancé de notre temps veut à la fois des recherches d'un autre ordre, de tenir en moins grande estime les laborieux efforts qu'elle a faits et les fruits qu'elle en a recueillis.

Il faut, en médecine, continuer avec la même persévérance et la même attention, l'observation des formes, des variétés de structure, des lésions cadavériques, mais il faut en même temps accorder au moral de la science ce qui lui est dû, suspendre, enregistrer toutes ses manifestations, et n'en jamais rejeter aucune. L'œil et la main les plus exercés cherchent souvent en vain quelque lumière sur la pierre des amphithéâtres. Interrogeons aussi la vie, causons et vivons avec l'aliéné pour essayer de le guérir, au lieu de nous borner toujours à attendre sa mort pour en rechercher la cause. Ne perdons pas de vue que si le médecin matérialiste peut reprocher souvent au psychologiste d'accorder trop à son imagination, celui-ci peut lui répondre par cette sage pensée de Daquin (1) : «Plusieurs des lésions trouvées dans le cerveau des fous ne s'étant,

dant près de 1800 ans, et qu'il ait fallu des efforts inouis pour lui faire reprendre rang dans le cadre nosologique.

(1) Daquin, *Philosophie de la folie.*

selon toute apparence, formées que vers les derniers temps de la vie, présentent plutôt les effets de la maladie que la cause elle-même. »

CONCLUSION.

L'examen que nous venons de faire nous a semblé indispensable, parce qu'il n'avait pas encore été fait, et qu'on ne peut bien étudier une question qu'en l'embrassant dans toutes ses parties. En fouillant celle ci dans son passé, nous y avons trouvé, à notre grande surprise, plus d'une solide fondation que les siècles ont respectée. Ce travail historique nous met à même de faire les réflexions suivantes :

La connaissance du système nerveux et de ses affections était très avancée dans les temps anciens. Trois cents ans avant l'ère chrétienne, on disait que les nerfs étaient le principe du sentiment et du mouvement. Un peu plus tard, on cherchait à localiser l'intelligence, à peser dans le cerveau la cause des désordres de la pensée; on comprenait que quelques gouttes de sang suffisent pour en gêner l'exercice. Les investigations anatomiques avaient suivi les nerfs jusque dans dans un grand nombre de leurs dispositions les plus intimes, avaient surpris leur entre-croisement, et on avait, dès lors, expliqué les particularités insidieuses des paralysies.

Les lésions directes des organes avaient été bien

vues et distinguées de leurs manifestations sympathiques. On s'était aperçu que l'action secondaire l'emporte quelquefois sur l'action primitive, et on concluait qu'il fallait souvent moins chercher le principe du désordre que le foyer principal de la maladie.

Tout désordre fonctionnel mettait sur la voie du dérangement d'un ou de plusieurs organes. De même qu'on cherchait la cause des lésions de la respiration dans la poitrine, de la digestion dans l'estomac, de même aussi l'on accordait au cerveau une grande part dans la perversion ou l'abolition du sentiment, du mouvement ou du jugement.

Comme on se gardait bien de placer dans un lieu froid un malade qui toussait, de donner des aliments à un estomac souffrant, on évitait aussi avec le plus grand soin de fatiguer et de contrarier un cerveau dérangé.

On estimait toute violence contraire au traitement de l'aliénation. On avait reconnu qu'elle augmente les accidents, et qu'elle suffit souvent pour les provoquer.

La médecine était, au premier siècle, dans une voie très positive. Mais bientôt mille explications absurdes embarrassèrent ses progrès, la tinrent immobile, et la firent même reculer.

Arétée, presque aussi ancien que Jésus-Christ, repousse toute violence à l'égard des aliénés : il décrit les précautions qu'on doit prendre pour éviter

de les blesser ou de les irriter : il veut qu'aucun objet capable de les occuper désagréablement ne frappe leur vue; que rien n'offense leurs membres ; que les impressions de l'air, des aliments, du bruit, de la conversation, soient toutes soumises à la réflexion appliquée à l'examen de chaque cas particulier. Quinze cents ans plus tard, loin que ces idées positives aient fructifié, elles sont mises en oubli. La folie est rapportée à des causes surnaturelles, aux enchantements, à la sorcellerie, à l'incarnation des démons ; il n'est plus question dans les auteurs que d'humeur mélancolique dont la lie se dépose et se putréfie dans les vaisseaux. Leurs écrits n'offrent que des paraphrases et des variantes de cette théorie : c'est en la commentant et en l'appliquant à tous les cas morbides que beaucoup d'entre eux acquièrent une réputation immense. Sous l'influence de ces idées générales, toute médecine rationnelle est impossible; les aliéniés sont exposés à des pratiques violentes, accablés de médicaments incendiaires; on les maltraite, on les frappe, on les charge de fers.

Il faut de grands et généreux efforts, il faut une tourmente révolutionnaire qui imprime à la science même son impulsion de réforme, pour éveiller l'attention sur de pareilles erreurs et pour en provoquer la suppression : près de deux mille ans se sont écoulés, et on se retrouve enfin au même point où on en était. Telle est, en effet, l'état de la question traitée.

Digitized by Google

Nos recherches nous ont mis à même de faire une autre observation qui n'est pas sans importance sous le point de vue historique.

Les anciens avaient vu et observé des aliénés réunis en grand nombre. Cette opinion, non encore avancée et en opposition avec l'absence d'hôpitaux dans les temps passés, a besoin d'être appuyée.

Les premiers hôpitaux n'ont été institués que peu après l'empereur Julien; mais les aliénés ayant été de tout temps des gens dangereux, il avait bien fallu songer à user envers eux des mêmes précautions qu'envers les malfaiteurs. On les renfermait très probablement dans les prisons dont les traditions nous révèlent l'existence en tous les temps et chez tous les peuples. Il ressort des écrits des médecins anciens que nous avons cités, qu'ils ont vu ces malades réunis. Comment, en effet, auraient-ils pu, sans cela, classer les différentes sortes d'aliénation, les décrire avec tant de vérité et montrer une si profonde connaissance de cette maladie? Ne nous parlent-ils pas, d'ail eurs, de leurs surveillants et des précautions de tout genre qui ne peuvent évidemment s'appliquer à des malades isolés? La pratique la plus étendue n'aurait pu les mettre à même de collecter les faits particuliers, ni de résumer les généralités qu'ils nous ont laissées sur cette maladie.

De tout ce qui précède nous pouvons conclure : 1° que les anciens avaient vu des collections d'aliénés ;

2° Qu'ils avaient senti l'importance d'un traitement partieulier pour cette maladie, d'un genre d'habitation spécial, *d'un régime intellectuel raisonné;*

3° Qu'ils avaient reconnu et signalé les dangers de la violence, capable de développer les accidents mêmes pour la répression desquels on voudrait la mettre en usage; qu'ils avaient indiqué les moyens de contenir l'aliéné sans l'offenser et en lui dissimulant toujours l'action que l'on se propose d'exercer sur lui;

4° Qu'ils comprenaient toute la valeur du régime alimentaire, toute l'influence que pouvaient exercer les préparations excitantes, solides ou liquides, sur la marche de cette maladie; qu'ils avaient tracé des préceptes diététiques auxquels on ne peut que se soumettre encore de nos jours; que tous les moyens curatifs employés aujourd'hui, tels que les saignées générales et locales, les bains, les douches, les voyages, les eaux minérales, les exercices gymnastiques, l'étaient déjà par eux;

5° Qu'en un mot ils étaient, au premier siècle, presque aussi avancés quant au diagnostic, et peut-être plus, quant au traitement, qu'on ne l'était il y a quelques années encore, après 1800 ans d'études.

Dans notre examen des travaux passés, nous n'avons fait que rapporter des faits, sans en signaler les causes; aussi, n'est-ce pas sans une apparence d'amertume que nous avons constaté les fausses di-

rections suivies ou les erreurs de doctrine qui ont arrêté le mouvement de la science.

La médecine a ses époques historiques dont il n'est pas impossible de déterminer et même quelquefois de prédire et de calculer les différences. On ne saurait, de prime abord, se défendre de quelque chagrin, en ne considérant que les tendances et les efforts de chaque temps, sans les rattacher aux causes générales, aux lois de progression dont ils subissent la loi. Mais ce phénomène une fois mieux compris, on cesse d'être aussi sévère à l'égard de ses prédécesseurs, en reconnaissant qu'ils n'ont fait le plus souvent que céder aux nécessités de leur passé, de leur présent, et que ce n'est que de loin à loin et à des époques déterminées par l'état des connaissances humaines que peuvent apparaître les hautes intelligences qui préparent des travaux pour l'avenir.

FIN.

HAG 201,318

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

BIBLIOTECA